

Ceux du Forbot

Rédigé par

Christine Longrée

D'après les témoignages de Viktor et Kamilia

Édition électronique www.unlabo.net

Table des matières

Ceux du Forbot	3
1. Notre terre	4
2. Le temps des cerises	12
3. La foudre allemande	24
4. Les Russes vainqueurs	37
5. Le pays est devenu un goulag	50
6. En sortir à tout prix	61
7. Belgique, terre d'asile	78
8. Le prix de la liberté	95
9. Le retour	105
10. Rien ne dure	112
Épilogue	116

Ceux du Forbot

Ils s'appellent Viktor et Kamilia. Ils sont originaires de Hongrie.

Après les avoir dépouillés de leurs riches propriétés terriennes, le communisme avait fait d'eux des ouvriers. Ils s'étaient adaptés à leur nouvelle condition, mais la police politique ne leur laissait aucun répit. L'oppression était telle que le peuple de Hongrie se révolta. Après trois semaines de liberté et d'euphorie, les chars russes mirent fin au beau rêve. La répression fut terrible. Ce fut la fuite.

Enfin arrivés en Occident, leur déception fut à nouveau à la hauteur de leur espoir. Ils trouvèrent finalement la paix dans une maison de garde-chasse. Ils durent se contenter d'un travail d'ouvrier forestier et de quelques heures de femme d'ouvrage. Restés pauvres, ils s'estiment riches de pouvoir penser et parler librement.

Séduite par le raffinement de leur culture, la richesse de leur instruction, la profondeur de leur sagesse, je ne pouvais que les écouter.

Il pourrait s'agir d'un récit de réfugiés parmi tant d'autres. Ce n'est, après tout, que l'histoire de deux vies plongées dans les tourmentes du vingtième siècle, comme des millions d'autres, mais c'est la leur. Viktor et Kamilia ont connu la richesse, le pouvoir, la noblesse. Ils ont vécu l'humiliation, la pauvreté, la peur.

Ils vivent là, faubourg des anonymes, au « Forbot ».

Christine Longrée

1. Notre terre

Viktor :

En 1915, année de ma naissance, ma famille était installée à l'Est de la Hongrie. Malheureusement, le village de nos origines devint roumain par le traité de Trianon et il nous fallut décamper. Nous perdîmes notre propriété ancestrale et, avec elle, la plus grande partie de nos biens. C'était peu après la première guerre mondiale, quand l'empire austro-hongrois fut disloqué et une partie de la Hongrie partagée entre ses voisins. Cependant, il nous restait encore une grande exploitation au bord du Danube, assez pour vivre et une belle demeure, ancestrale elle aussi, dans laquelle, mes frères et moi grandîmes heureux. Nous gardâmes également le nom de cette terre qui n'est plus la nôtre, ce nom dont je suis fier et que mes enfants et mes petits-enfants portent à leur tour.

L'histoire de notre peuple est jalonnée de batailles et de guerres cruelles. Les Hongrois ou Magyars arrivèrent de l'Est, conduits par Arpad, un chef redoutable. Ils venaient de l'Asie mineure, du sud de l'Oural. Ils avançaient doucement. Après une halte au niveau de l'actuel Irak, entre le Tigre et l'Euphrate, ils arrivèrent au pied des Carpates qu'ils traversèrent. Ce n'était pas facile. Les passages n'étaient pas très larges, mais ils

avaient du courage ! Puis, bien à l'abri derrière les montagnes, au début du dixième siècle, ils s'installèrent dans la belle et vaste plaine irriguée par le Danube. En ce temps-là, la région était peu peuplée. Il y avait eu des Celtes, vaincus par les romains, puis d'autres peuples, tels les Huns qui au cinquième siècle avaient déferlé sur l'Europe entière, conduits par Attila, "le fléau de Dieu".

Les Hongrois sont des Hugro-finois. Nous sommes apparentés aux Finlandais. Tandis que les Russes qui occupent actuellement les plaines de l'Oural sont des Slaves. Là-bas, dans cette lointaine contrée de nos origines, la nature est restée la vraie nature, sauvage, avec d'immenses forêts, mais la population y est encore très pauvre. Peut-être était-ce déjà par manque de perspective d'un bon avenir qu'il y a plus de mille ans, les Hongrois quittèrent cette vaste plaine magnifique pour finalement adopter celle du Danube, plus petite, mais protégée par les Carpates ?

En l'an mille, Étienne devint roi et imposa le christianisme. Plus tard, les Mongoles firent une incursion brève, mais dévastatrice.

La guerre contre les Turcs dura 150 ans. Mes ancêtres résistèrent contre ces envahisseurs qui nous prenaient tout. Ils les empêchèrent de progresser à l'intérieur du pays et de l'Europe. Ils se battaient âprement jours après jours. Ils étaient d'agiles cavaliers et de très bons stratèges, particulièrement habiles avec leurs sabres. Ils empêchaient ainsi les Turcs d'avancer, à défaut de pouvoir les expulser. Ces derniers perdaient souvent la bataille et leur tête aussi, mais ils étaient tenaces ! Nous aussi... C'est ainsi qu'au quinzième siècle, Mathias remporta une victoire éclatante. Son père, Jean Hunyadi avait déjà battu les Turcs de façon invraisemblable, mais là, avec Mathias, c'était une victoire internationale ! Le pape en tête, l'Europe était en pleine croisade. Tout le monde redoutait par-dessus tout une progression des Turcs vers l'Ouest. La bataille avait été terrible : Les Turcs étaient cinq à six fois plus nombreux que les Hongrois, mais nous étions sans pitié et nous avons gagné.

Les Turcs se sont encourus jusqu'en Turquie. C'est depuis lors que l'on sonne à midi dans toutes les églises : En 1456, pour mieux parer le péril turc, le pape Calixte III a fait sonner les cloches partout, trois fois par jour. L'appel à la prière a porté ses fruits. La victoire une fois acquise, la directive pontificale fut maintenue, tant les Turcs faisaient peur. L'angélus de midi était né. Mathias fut couronné roi. Les vaillants guerriers hongrois reçurent du roi de la terre et même des châteaux pour avoir chassé les Turcs. L'arbre généalogique de ma famille remonte jusqu'à cette époque à la fois terrible et glorieuse.

En 1526, la Hongrie a perdu sa plus grande bataille. Après cette défaite, pour rétablir plus ou moins l'ordre dans le pays, la famille de Habsbourg a été appelée à la rescousse. Elle a régné sur l'Autriche et la Hongrie jusqu'à la défaite de 1918. La plupart des rois d'Europe étaient d'origine allemande, sauf à l'ouest, comme en France, bien sûr. Mais ils étaient tous plus ou moins apparentés.

Au gré des guerres, la plupart des documents ont disparus. Il nous en restait qui remontaient au dix-septième siècle. Ce n'était pas des documents en papier, mais des sortes de livres dont les pages en cuir étaient garnies de cachets de cire et de rubans. Tout a disparu par la main des communistes. Mon arrière, arrière, arrière-grand-père avait fait fabriquer une armoire métallique de sécurité, un grand coffre-fort. Les communistes l'ont ouverte avec avidité. Ils furent très déçus de ne trouver que ces archives familiales. Ils ont tout fait disparaître. Probablement cherchaient-ils de l'or ? Pour eux, ces manuscrits n'avaient aucune valeur.

Ma maman, quant à elle, était originaire de Transylvanie. Actuellement, cette région fait, elle aussi, partie de la Roumanie, mais avant le traité de Trianon, ces terres étaient hongroises. Ma mère est née dans un château des Carpates, vieux de plusieurs siècles. Il fut confisqué par les Roumains vers 1920. Mon grand-père était baron.

Maintenant, il y a tellement de loups et d'ours dans ces villages, qu'il n'y a plus de moutons. Les loups ont tout volé ! En Transylvanie, les forêts sont immenses, des milliers et des milliers d'hectares dont les Roumains se sont accaparés par la grâce de Trianon.

Avant 1914, ces terres appartenaient à la Hongrie depuis 1000 ans. Après la première guerre mondiale, Clémenceau a morcelé le pays. Il a donné une grosse partie de la Transylvanie aux Roumains, une partie du Nord, aux Tchèques et aux Slovaques. La Yougoslavie au sud et l'Autriche à l'ouest, en ont également reçu une bonne part. Il ne reste plus que le milieu. Avant tout ce découpage, la Hongrie formait un grand empire délimité par les Carpates, un rempart naturel.

Au début de leur mariage, mes parents séjournèrent très souvent en Transylvanie, dans le château de ma mère, là où elle était née. Ils s'étaient mariés en 1908. Après la guerre, quand le pays fut morcelé par les Français et les Anglais, qu'il ne restait plus qu'un tiers de la Hongrie, quand les terres et le château de ma mère, furent confisqués par les Roumains, ma famille a donc perdu de la même façon le château de ma mère et l'immense berceau de mon père, mais, heureusement, il nous restait de vastes champs et une somptueuse demeure en bordure du Danube. Nous restions des terriens assez riches pour vivre de la possession de la terre sans laquelle nous n'étions rien.

En 1914, nous avions un roi, toujours de la famille de Habsbourg. C'est lui qui a commencé la guerre, pas les Hongrois ! Il a déclaré la guerre aux slaves parce que des Serbes avaient assassiné son fils, l'héritier du trône, à Sarajevo. Les Croates se sont alliés à eux contre nous. Les Allemands en ont profité pour régler leurs vieux comptes. En rentrant dans la bataille, ils ont élargi le conflit. Ils ont attaqué les Russes qui aidaient les Serbes, puis la France qui s'était mobilisée. A l'époque, la France était pro-tchèque et pro-slave, surtout pro-tchèque. Les Anglais étaient avec les Français.

L'empire austro-hongrois était une grande puissance. Il fallait taper sur sa tête pour la détruire. Ils n'ont pas imaginé qu'en démolissant cet empire, ils ouvraient la porte à un Hitler. La deuxième guerre mondiale n'aurait pas eu lieu sans les traités consécutifs à la première. Les vainqueurs de 18 ont semé les germes du conflit et créé les conditions favorables au désastre de 40-45. Ils avaient probablement peur du puissant empire austro-hongrois. En le morcelant, ils ont favorisé la montée en force d'une Allemagne qu'ils ne s'étaient pas privés d'humilier.

Tout cela, c'est la souffrance du passé, la construction d'aujourd'hui, de ce que je suis.

Kamilia :

Quant à moi, je suis née en 1926, ma famille est originaire d'Irlande.

Viktor :

J'ai sifflé et elle est arrivée de son île.

Kamilia :

Il aurait dû naître vers douze cents ! A cette époque, les divisions politiques ayant favorisé les incursions anglaises, le roi d'Angleterre nous imposa sa souveraineté. Mes ancêtres étaient très riches. Ils avaient des postes, des propriétés, des châteaux. Fatigués du climat, du vent, de la pluie et de des éternelles querelles, ils ont tout vendu là-bas et ont acheté d'énormes propriétés et des châteaux en Allemagne. De là, un membre de la famille s'est installé en Pologne. Un autre frère, Hévald est allé en Hongrie. Hévald, mon aïeul a vendu tout ce qu'il avait en Allemagne et a acheté des propriétés et des châteaux en Hongrie. C'était aux environs de mille huit cents. En Allemagne et en Hongrie, ils étaient barons. En Angleterre, ils étaient lords. Il y avait aussi une branche de comtes, par des guerres et des donations, mais je crois que maintenant cette branche s'est éteinte. Ils étaient très riches, possédaient beaucoup de propriétés.

Mon grand-père avait encore tellement de propriétés qu'il ne s'en occupait pas. Il les a vendues l'une après l'autre. C'est dommage ! Mon père était toujours fâché. Il reprochait à mon grand-père de vendre la terre pour acheter des actions. Avec la grande crise des années trente, les actions ont fini par ne plus rien valoir. Toutes les valeurs mobilières ont été perdues.

Mon grand-père correspondait encore avec la branche de la famille restée en Allemagne dont les deux tantes qui invitaient régulièrement mon père à leur rendre visite. Il n'y est jamais allé. Il ne voulait pas donner l'impression de courir après l'héritage. Il était très fier, mon père. Par contre, il s'occupait beaucoup de notre propriété. Un intendant l'aidait dans sa tâche, car il y avait beaucoup d'ouvriers. Ce n'était pas mécanisé comme maintenant. Il y avait des chevaux de labours, des vaches, environ quatre-vingts vaches, quatre mille moutons, des cochons. Il y avait beaucoup de cochons aussi.

Du côté de ma mère, la famille possédait des terres et des châteaux en Transylvanie. Mais après la première guerre mondiale tout est devenu roumain. Ma mère avait neuf ans quand ses parents sont morts. Par bonheur, elle avait une soeur de près de dix ans son aînée. Cette dernière s'était mariée très jeune et vivait chez son mari. Ma mère a passé son enfance dans de bons pensionnats en Autriche et en Hongrie. En été, elle passait les vacances chez sa soeur dans un château assez proche d'une propriété de mon père. Celui-ci a d'abord fait la connaissance de la soeur de ma mère, à l'occasion de ses visites sur une propriété voisine qu'il gérait pour mon grand-père. Ma mère a grandi. Mon père, sur son cheval, ne manquait jamais d'aller saluer ses voisines dans leur château. Ma mère est devenue une jeune fille. Elle avait à peine plus de vingt ans quand il l'a épousée.

Pendant la guerre de quatorze, mon père s'est battu contre les Russes. Il a

fait la campagne de Russie. C'est là qu'il a été terriblement blessé à la hanche. Il a été démobilisé. Sa blessure était très importante. Malgré des souliers compensés, il boitait énormément. Il a boité toute sa vie, très fort. D'ailleurs, dans les environs, plus personne ne connaissait son nom. On l'appelait le « baron boiteux ». Mais ça ne l'empêchait de monter à cheval. Il montait beaucoup. Chaque matin, il faisait la tournée de ses terres, surveillait le gibier, se promenait dans la forêt. Il aimait la forêt.

Quand mon grand-père est mort, mon père a dû vendre la propriété qui se trouvait près de chez ma tante, là où il avait rencontré ma mère. Ils étaient quatre fils. Mon père, l'aîné de la famille, a hérité des terres et du château. Les autres ont reçu de la terre, mais pas de château. Il n'y en avait plus suffisamment.

Je suis donc née dans la demeure ancestrale et j'y ai vécu heureuse. Avant la guerre, nous avions une vie agréable. Pourtant, ma mère avait perdu tous ses biens devenus roumains et dans les années trente, la crise économique n'a rien arrangé. Mon père a beaucoup trimé. Nous vivions modestement, surtout pendant les deux ou trois années les plus noires. La propriété rapportait quand même, mais c'était peu. Il fallait payer les ouvriers. La production ne valait pas grand chose. Les prix étaient très bas. Mon père a dû licencier quelques personnes et réduire le cheptel. Après la crise, la situation s'est améliorée. Papa a pris des terres en location, près des nôtres. Cela a permis de relancer l'exploitation.

Nous avons gardé beaucoup de chevaux de labour. La propriété était vallonnée, nous ne pouvions pas utiliser les tracteurs tout neufs qui équipaient déjà les exploitations modernes. La ferme était comme un village. Il fallait loger tous ces gens qui travaillaient pour nous. Ils étaient très nombreux. Chacun avait sa tâche : Il y avait des ouvriers pour les vaches, pour les veaux, pour les chevaux, pour les moutons, pour les cochons. Nous produisions des porcs gras que nous vendions dans les villes voisines. Au total, nous avons neuf cent soixante hectares en propriété plus encore autant que mon père louait. Tout n'était pas de la

terre de culture. Il y avait de grandes forêts avec de magnifiques chênes, des oiseaux gazouillants et du gibier énorme. Il y avait des champignons en quantité, et des fraises des bois. Les Tziganes nous en apportaient des seaux et des seaux ! C'était leur façon à eux de s'acquitter d'une sorte de loyer pour leur séjour dans nos forêts. Mon père ne les chassait jamais. Ils ne nous embêtaient pas.

2. Le temps des cerises

Kamilia :

Mon père avait un intendant qui s'occupait des ouvriers et des comptes. C'était un homme grand qui se tenait très droit. Il était toujours vêtu de sombre et très sobrement. Il ne riait jamais, mais papa disait de lui qu'il était un homme honnête et loyal. Chaque semaine, il venait au rapport chez nous. Il disait que nous vivions trop largement et qu'il y avait trop de chevaux inutiles. Il voulait que mon père se sépare de certains d'entre eux. Il y avait des chevaux de calèche, des chevaux de selle. Une ou deux bêtes de selle pouvaient suffire. Il y en avait cinq ou six. Quatre chevaux pour les calèches, c'était assez ! Il y en avait huit ou dix. Mais papa les aimait bien ! C'était des lipizans. Quand ils couraient, ils avaient une belle allure, ces chevaux-là !

Notre intendant insistait également pour que mon père diminue le nombre de jardiniers. Ma mère adorait le jardin. Il devait être impeccable. Il y avait énormément de fleurs. Il y avait une serre immense divisée en trois salles. La première était réservée aux petites plantes, la deuxième contenait des ananas et d'autres plantes plus délicates. En hiver, c'était bien ! A Noël, nous mangions des ananas. C'était un délice dont nous réjouissions à

l'avance. Dans la troisième salle, il y avait de grands palmiers, des cactus énormes que l'on appelait "agar". En été, on les mettait dehors et en hivers, on les rentrait dans la serre. Tout cela représentait une grande masse de travail. Somme toute, c'était du luxe, même si nous ne pouvions pas prétendre mener une vie luxueuse. Nous n'avions pas beaucoup d'argent. Nous ne voyagions pas. A l'époque, c'était normal. Maintenant, n'importe qui prend l'avion et va à l'autre bout du monde. Nous ne quitions pas le nid.

Nous vivions de ce que la terre rapportait. Plus tard, papa a été député. Il allait beaucoup à Budapest. Il aimait cette vie-là : Il jouait aux cartes avec d'autres copains députés, eux aussi. C'était une grande distraction pour lui de ne pas être tout le temps à la campagne. Papa était très patriote. Il était député du parti chrétien. Il avait le sentiment de lutter pour le bien. Il était fier, énergique et très correct : Papa ne supportait pas les salauds. Mon mari est un peu comme ça, mais il est plus calme. Papa n'était pas vraiment autoritaire, mais il débordait d'énergie. Pourtant, il souffrait beaucoup de sa blessure de guerre.

Il a aidé beaucoup de gens de son arrondissement, surtout parmi ceux qui n'avaient pas bien réussi. Il les a aidés à trouver un emploi, à s'en sortir malgré le contexte économique très difficile de l'entre deux guerres. La terre rapportait, mais pas beaucoup. Il fallait parfois savoir jouer d'astuces. Les prix étaient très bas et les charges lourdes. Avec la propriété que mon père louait en plus de la nôtre, l'exploitation était assez grande. Nous nous en sortions. Les petits n'ont pas résisté.

Papa avait beaucoup de soucis. Nous lui coûtions cher, nous les enfants. Nos parents ne nous gâtaient pas, mais ils voulaient que nous devenions cultivés. Ils nous ont mises, ma soeur et moi, au pensionnat à Budapest, à l'institut Notre Dame de Sion. C'était un Ordre français, une des meilleures écoles pour les jeunes filles de la noblesse ou issues de familles très riches. Notre éducation était une priorité pour mon père. Nous devons avoir notre cheval, faire du sport, nous avons des skis, des patins et tout

ce qu'il fallait pour apprendre les activités mondaines. En été, mon père engageait des enseignantes étrangères pour nous faire travailler et perfectionner la pratique des langues. Une année, c'était une allemande ou une autrichienne, l'année suivante, une française, puis une anglaise. Nous n'avions pas de congé. Nous devions étudier à la maison. Nous étions un peu révoltées, surtout quand nous entendions nos amies raconter leurs voyages dans les Carpates ou ailleurs. Par contre, nous étions fières de connaître l'allemand, le français et l'anglais.

Les deux derniers étés, c'était une Anglaise, une vieille demoiselle d'environ soixante ans. Nous avons beaucoup ri avec elle. Elle adorait le climat hongrois. Oh ! Elle adorait ça ! Elle raffolait particulièrement des tomates de notre potager, mûries au soleil, en pleine terre. En Angleterre, il n'y en pas de pareilles !

Ma mère était sévère : tout l'été, nous devions étudier la matinée et aussi un peu l'après-midi. Le matin, en cachette, notre gouvernante nous envoyait au potager lui chercher des tomates bien mûres, bien chaudes. Il nous arrivait de nous attarder au potager et de la laisser seule à l'étude. Nous y sommes même restées une fois plusieurs heures. Mais nous sommes rentrées avec de bonnes tomates. Elle était très contente. Elle mangeait les tomates encore chaudes de soleil. Elle adorait cela. Pour finir, nous passions tous les avants midi dans le jardin en quête prolongée de tomates. Nous étions très contentes. Pendant ce temps là, nous ne devions pas étudier ! Pourtant, l'anglais de notre gouvernante nous pénétrait avec autant de douceur et de plaisir que la suave saveur des succulentes tomates.

A l'institut Notre Dame de Sion, j'ai suivi les humanités et après, encore un supplément de langues étrangères, mais pas seulement pour les parler et les écrire ! J'ai dû également étudier la littérature et l'histoire de leur berceau. L'étude de la littérature française et l'histoire de France m'ont laissé un mauvais souvenir. Il y avait tellement de matière que j'en étais découragée. Qu'est-ce que je m'en foutais des guerres, et des écrivains :

Bossuet, Molière, c'était terrible ! L'histoire et la littérature allemande ne valaient guère mieux. Nous étions des jeunes filles instruites, mais à l'époque, ça nous embêtait énormément, tout autant ma soeur que moi-même. Nous avions notre cheval de selle, énormément d'animaux, mais à côté de cela, il fallait étudier. Nous avions du personnel à notre disposition, une cuisinière et une femme de chambre. Nous étions comme des petites reines, mais j'aurais préféré voyager, partir, voir un peu autre chose. Nous avons dû apprendre tout ça dans des livres au lieu de voyager.

Viktor :

Quant à moi, les chevaux et la chasse furent mes passions de jeunesse. Je suis né dans les chevaux. Je les ai toujours connus. J'ai reçu ma première instruction au milieu d'eux. J'avais en effet la chance d'avoir un professeur à la maison. Maintenant, ça me manque. J'aurais bien besoin d'un professeur pour m'instruire encore.

Devenu adolescent, je fus placé dans la plus sévère école de Hongrie. J'y ai terminé mes humanités. Je ne m'y plaisais pas tellement, mais je n'avais pas le choix : Il fallait apprendre ! Ensuite, j'ai commencé des études d'agronomie à l'université. Mais mon père étant souffrant, j'ai dû les interrompre pour le remplacer à la tête de l'exploitation familiale. Heureusement, nous avons un très bon intendant pour nous aider à gérer cette propriété de plus de sept cents hectares. Avec lui, nous avons continué l'exploitation agricole. Je n'avais plus le temps de suivre les cours à l'université, mais je recevais les livres et les syllabus à la maison. Je faisais mon possible pour y apprendre les notions d'agronomie nécessaires à la bonne gestion de notre terre. Avec l'aide de l'intendant, ce n'était pas trop difficile. C'est devenu compliqué, comme partout, quand les Soviétiques ont pris les choses en main. Merci Staline ! Jusque là tout allait bien.

Au gré des réussites ou des échecs, nous avons généralement entre

soixante et quatre-vingts vaches à traire. Tout se faisait à la main. Chaque ouvrier trayait dix vaches. Ce n'est pas rien de traire dix vaches à la main ! Ils ne faisaient que ça : traire les vaches deux fois par jour et les soigner. Ils étaient bien payés. Ils ne rouspétaient jamais, car ils étaient contents. Ils étaient moins contents quand les Soviétiques sont arrivés.

Nous avons six paires de chevaux de trait. Il y avait un étalon, six ou sept juments pur-sang et les poulains. Les moins bons, nous les vendions. Nous avons ainsi obtenu de très bons chevaux de course. Personnellement, je n'ai pas couru sur les chevaux. J'étais bien trop paresseux ! Nous étions affiliés à une écurie spécialisée. Là, nous choisissions l'entraîneur et le jockey qui convenait le mieux au cheval. En 1941, nous avons gagné le Derby. Nous étions très fiers. Financièrement, c'était aussi très intéressant. Le premier prix nous a rapporté 13.000 pengos, notre argent de l'époque. Je ne peux pas dire combien cela valait par rapport à l'argent actuel. J'estime qu'avec cette somme, nous aurions pu acheter une maison bien plus grosse que celle-ci, mais tout de même plus petite que le château d'à côté. C'était un bon prix !

Nous avons également élevé des cochons. Mais pour finir, contre notre volonté, nous n'avons plus que des cochons russes ! Les Soviétiques sont tous des cochons. Voraces, ils nous ont tout pris.

A l'époque de mon grand-père, notre cheptel chevalin n'était pas très important. Nos deux cents hectares de prairies donnaient un excellent fourrage en grande quantité, en trop grande quantité pour notre seul usage. La qualité de ce foin était très recherchée par les haras. Nous vendions notre surplus en France. Régulièrement, nous recevions des diplômes attestant de la qualité exceptionnelle de notre fourrage. Il y avait à peu près deux cents hectares de prairies que nous fauchions à la main avec l'aide de saisonniers.

Nous cultivions trente-deux hectares de vignes desquelles nous tirions un très bon vin blanc et très peu de rouge que nous appelions "bordeaux".

J'ai beaucoup chassé, pas seulement chez moi : J'étais invité dans toute la région. La chasse était ouverte à partir du mois de septembre, jusqu'en novembre, décembre.

Kamilia :

Mon père chassait tout l'été, à la plus grande chaleur. Au printemps, il y avait les bécasses. Au mois de mai, c'était les brocards, au perch. On chassait toute l'année, au fond.

Viktor :

Tu te trompes ! Parce que les perdrix n'étaient pas ouvertes en été. On pouvait les tirer seulement à partir du premier septembre et les brocards, au premier mai. On tirait les bécasses à partir de mars, mais ce sont des oiseaux de passage. La chasse durait deux ou trois semaines, en fonction du temps. Elles passaient, puis c'était fini, mais elles repassaient en automne. En chassant les perdrix, on trouvait toujours quelques bécasses.

Il y avait trop de gibier. Mon frère eut une idée ! Nous habitons près du Danube, une très belle région, très prisée. Il y avait donc beaucoup de secondes résidences dans les environs. L'une d'elle appartenait à un fabricant de chocolats. Il était friand de perdreaux. Mon frère adorait le chocolat. Il a donc proposé au fabricant d'échanger des perdreaux contre du chocolat, toutes les sortes de chocolat. Ces négociations se passèrent, bien entendu, à mon insu. Un jour, en rentrant, je vis les traces d'un véhicule. J'ai tout de suite pensé à un invité. Quand je suis entré chez nous, je vis d'énormes paquets ! Tout un camion de chocolats de toutes les sortes. Du marché, je ne connaissais rien ! Tout ça s'était fait derrière mon dos. Je me suis étonné de tout ce chocolat. Mon frère était là, très content.

J'ai tout de suite compris que tout ce chocolat valait beaucoup perdreaux. Il nous fallait honorer le contrat avec honnêteté. Au vu de la quantité de chocolat, mes frères et moi, nous sommes sentis débordés. Nous avons

donc invité nos amis des alentours à la chasse intensive aux perdreaux. Cette année-là, le chocolatier fut comblé. Avec le surplus, Il a fait fabriquer des conserves en très grande quantité.

Malgré la profusion de gibier, nous élevions aussi des cochons pour l'engraissement. Le cochon, c'est tellement bon ! Nous avons une dizaine de truies. Ce n'était pas grand chose, mais suffisant pour notre consommation et celle du personnel. Nous engraissons dix cochons par an, rien que pour la maison. Il y avait un valet, deux filles de chambre, une cuisinière, une jeune fille qui aidait la cuisinière et les autres qui bouffaient. Nous aimions bien le cochon. Il était engraisé avec une pâtée de maïs moulu mélangé à l'eau.

Nous cultivions aussi des hectares de melons, des hectares et des hectares, et des tomates, des poivrons aussi. Les déchets allaient pour les cochons. Ils adoraient les melons.

Un jardinier était employé à plein temps. Pendant la saison estivale, nous engageons une famille rien que pour cultiver les paprikas et les melons. Tous les jours, un chariot allait en bordure du Danube où il y avait beaucoup d'habitants. Nous avons en quelque sorte notre propre marché là-bas. Il faisait chaud, les melons, en l'absence de frigo, c'est rafraîchissant. Tout le monde en achetait.

Les légumes rapportaient bien et les chevaux aussi. Mais jamais, jamais, l'argent n'était inutile. Il était continuellement en mouvement, tellement cette exploitation coûtait cher. Elle rapportait, mais elle coûtait énormément. Pourtant, nous ne gaspillions rien. Le pain, c'était notre pain. Il était pétri avec la farine de notre froment, moulu dans notre moulin.

Le moulin rapportait bien. Le meunier travaillait pour tous les villages aux alentours.

Pour le vin, nous avons une cave d'environ quatre-vingts mètres de long. Les tonneaux avaient une capacité totale de deux-cents hectolitres. Le vin

vieillissait et puis nous le consommions. Nous n'en vendions pas beaucoup. A chacune des fêtes, les ouvriers recevaient du vin, ainsi qu'à l'occasion de travaux spéciaux, comme, par exemple la fabrication de la glace. C'était un travail très dur et le froid était vif. Le vin réchauffait les vaillants travailleurs.

Au plus froid de l'hiver, une équipe s'attelait à "faire la glace" pour toute l'année. Un ruisseau traversait la propriété. Nous placions un barrage pour inonder la prairie sur une superficie de plusieurs hectares. Nous laissons geler tout cela, puis le travail commençait. Il fallait découper à la hache, des blocs de glace épais d'une trentaine de centimètres. Ensuite, les ouvriers les apportaient dans la grande glacière, une "cave" isolée avec des roseaux. On la bourrait de glace et l'année suivante, il y avait encore de la glace dedans. C'était un travail dur. Il fallait frapper fort pour casser la glace. En été, tous les jours, la jeune fille de la cuisine allait chercher un seau de glace que l'on mettait dans la petite glacière. Ce n'était pas un réfrigérateur électrique, comme ceux d'aujourd'hui : Tous les jours, il fallait vider l'eau et remettre de la glace, mais c'était efficace.

Kamilia :

En plus de leur salaire, les travailleurs avaient à leur disposition une maison. Ils élevaient leurs propres volailles et engraisaient des cochons pour eux. Les oies leur étaient très précieuses. Il y a énormément d'oies en Hongrie. Elles sont appréciées non seulement pour la chair, mais pour la graisse et le foie gras. Tout le monde mangeait du foie gras. C'était bon marché. En plus, les plumes d'oies nous fournissaient à bon prix des édredons moelleux, doux et bien chauds.

Les ouvriers disposaient également d'un hectare de terre labourée, hersée et parfois semée de maïs par la propriété. La récolte leur appartenait, en plus des céréales qu'ils recevaient pour leur pain.

Viktor :

Tous les trois mois, ils recevaient 15 hectolitres de céréales, plus du bois de chauffage et un litre de lait par enfant par jour.

Kamilia :

Chez nous, c'était un litre pour la famille, plus un demi-litre pour chaque enfant.

Viktor :

C'était effectivement un litre pour la famille, plus un demi-litre supplémentaire par enfant. Ils ne recevaient pas de beurre, nous n'en fabriquions pas.

Kamilia :

Chez nous, nous en battions en petites quantités dans la cuisine. Par contre nous fabriquions du fromage, surtout du fromage de mouton. Nous avions énormément de moutons. Au printemps, les brebis donnaient beaucoup de lait dont nous faisons cet excellent fromage, le kashkaval. On faisait cailler le lait qu'on égouttait et pressait. On le tassait ensuite dans un tonneau en bois que l'on fermait pour un assez long affinage. Nous le mangions sur du pain. C'était délicieux !

Au printemps, les moutons nous donnaient beaucoup de travail : En plus de la fabrication du fromage, il fallait les tondre. Mon père vendait la laine. Il faisait venir des tondeurs spécialisés. A l'époque, ils travaillaient aux ciseaux. Il n'y avait pas de tondeuse.

Viktor :

Nous n'avons qu'une quarantaine de moutons. Nous n'en faisons pas un commerce lucratif. Ils servaient surtout à notre propre consommation. Personnellement, je n'étais pas amateur de fromage, mais j'avais d'autres passions : le cheval et la chasse.

Tous les jours, jusqu'au communisme, je montais à cheval, mais les communistes ont pris mes chevaux et détruit mes écuries. Avant, tous les jours, je parcourrais nos forêts sur ma fière monture, sauf en hiver. Mes parents avaient un appartement à Budapest. Pendant les périodes d'école, j'habitais cet appartement qui n'était qu'à dix minutes de l'école. Je détestais habiter en ville, mais il fallait bien. J'aurais préféré rester à la campagne toute l'année. Hélas, pour mon bien, paraît-il, je n'avais pas le choix. Un professeur habitait même avec nous. Il aidait mes frères dans leurs études. Plus tard, il m'a aidé, moi aussi. Mon père lui avait fourni cette occupation, car ce jeune homme adorait les chevaux. Quand nous avons tous eu terminé nos études, mon père lui a trouvé un poste de secrétaire à la société des courses. Il gagnait très bien sa vie. J'ai gardé le contact avec lui jusqu'à sa mort, l'automne dernier.

Quand le communisme est arrivé, il a tout de suite été congédié, car les autorités savaient que c'était mon père qui l'avait placé. Heureusement, nous avons trouvé un type bien rouge de l'extérieur, mais pas de l'intérieur. Il a fait pression. Le secrétaire a été réintégré.

A la belle époque, avant l'ère communiste, nous cultivions également quelques fruits, surtout du raisin et du melon par champs entiers. Chaque année, nous cultivions dix hectares de melons. Le matin, un chariot bien chargé, passait dans les maisons le long du Danube. Les gens en achetaient volontiers car il faisait chaud et le melon est très rafraîchissant. Tout le monde en achetait.

Nous semions également bonne quantité de céréales : pour la maison, d'abord, car nous étions plus de dix ; pour le personnel aussi, car une partie du salaire était payé en nature : Chaque ouvrier recevait quinze hectolitres par trimestre. Il en mangeait avec sa famille, il en vendait et élevait des animaux, selon son choix. Les ouvriers ne manquaient de rien. Chaque ouvrier avait un hectare de terre, labourée et semée. Ils voulaient toujours du maïs pour engraisser leurs cochons. Ils vendaient le surplus. Le maïs a un bon rendement et il se vendait cher.

Nous aimions nos ouvriers et je crois que je peux dire qu'ils nous aimaient. Avec la terre, ils étaient notre vie.

Kamilia :

Il y avait beaucoup de gentillesse chez les ouvriers. Je me souviens de l'époque des moissons, quand on fauchait à la main. Tout le monde participait au travail : hommes et femmes ensemble. L'ambiance était gaie, pleine de rires et de plaisanteries. Le matin, avant de partir aux champs, ils cueillaient des fleurs et composaient de beaux bouquets qu'ils ornaient du ruban national. Ils partaient ainsi fleuris, sans oublier un vase rempli d'eau. Quand nous leur rendions visite, chaque fois, une fille accourait vers nous et déposait les bouquets dans nos bras. Ils se sentaient honorés par notre visite. Ils étaient fiers de leur travail. Ils étaient flattés de l'intérêt de leurs patrons. C'était très émouvant. Chaque jour, ils apportaient des fleurs pour nous. Si nous n'y allions pas, le lendemain, ils jetaient les fleurs flétries et les remplaçaient par un bouquet tout frais. Mon père s'efforçait de leur rendre visite chaque fois qu'il le pouvait. Il n'aimait pas les laisser rentrer le soir avec leurs bouquets flétris.

Viktor :

A la fin des moissons, nous leur donnions une tourie de vin. Ils faisaient la fête jusqu'au lendemain compris.

Kamilia :

Papa engageait un orchestre tzigane, on tuait des moutons, des cochons. Les cuisinières préparaient des goulaches. Le vin coulait à flots. Les ouvriers s'amusaient comme des fous. Il y avait du monde : tout le personnel de l'exploitation, plus tous les saisonniers que nous engageons pour les moissons.

Le soir, nous étions invités, mes parents et toute la famille. Nos ouvriers

nous conviaient à leur fête. Nous devions danser. Ma soeur et moi étions assez gênées, car nous ne savions pas encore danser la csardas, une danse très populaire chez nous. Les jeunes gens là-bas savent bien danser. Ce sont eux, nos ouvriers, qui nous ont appris cette csardas de chez nous. Ils étaient très flattés.

3. La foudre allemande

Viktor :

Pendant la première guerre mondiale, la situation économique était catastrophique : Les rendements étaient maigres et il fallait payer les ouvriers. Après la guerre, nous avons perdu nos propriétés de l'Est. Elles furent cédées à la Roumanie. Après une légère amélioration, la situation c'est à nouveau détériorée. Les affaires allaient de plus en plus mal. La crise était mondiale. Heureusement, il nous restait toujours assez pour manger, assez pour nous et pour le personnel.

En 40, j'avais 25 ans. L'horizon était bloqué, nous sentions la guerre imminente. En 41, Teleki, notre premier ministre se suicida. Il refusait que le pays participe à l'invasion de la Yougoslavie. Nous ne souhaitons pas entrer dans ce conflit-là. Notre appartenance à l'empire austro-hongrois nous avait coûté très cher. Nous ne voulions plus guerroyer. La paix était encore totale en Hongrie, mais tout le monde savait que la foudre viendrait jusque chez nous. Et elle est venue !

Nous avons d'abord été occupés par les Boches. Ils ont tout bouffé chez nous, tout ce qui était bon à manger. Ils ont confisqué beaucoup de nos animaux : les chevaux, les vaches, tout ce qui se mangeait.

Plus tard, les Russes sont arrivés. Les Boches sont partis. Ils avaient peur.

Les Russes nous ont pris ce que les Allemands avaient laissé. Pour nous, il ne restait pas grand-chose. Avec l'arrivée des Russes, le communisme s'est installé. Au point de vue galette, c'était fini ! Complètement fini !

J'avais été enrôlé par l'Etat hongrois pour lutter contre les Russes. J'ai été fait prisonnier. Quand je suis rentré chez moi, ma maison natale était vidée. C'était une grande maison. Il y avait seize chambres bien garnies. Il y avait eu là de beaux meubles de famille, des antiquités qui venaient de loin : de mon grand-père, de mon arrière-grand-père et de plus loin encore. Tout cela était resté chez nous, dans ma maison natale pendant plusieurs générations. Il y avait du beau parquet de bois noble dans toutes les chambres.

Quand je suis rentré chez moi, après ma captivité, il n'y avait plus un seul meuble, plus un seul bibelot, rien, rien. Ils avaient tout enlevé : non seulement le mobilier, mais aussi les parquets et tout ce qui était en bois : les fenêtres, les portes, tout avait disparu.

Entre 40 et 43, la situation économique n'était pas trop difficile, ça roulait. Les Allemands sont arrivés en mars 44. A ce moment-là, j'étais à la maison. Des Officiers se sont installés chez nous, non pas sur invitation, mais sur ce qu'ils estimaient leur bon droit. Ils habitaient là, en occupants, mais au fond, ils vivaient comme des gens civilisés. Ils nous ont dit : "Ne restez pas ici à la campagne, car les Russes vont arriver. Ils violent les femmes, tuent sans discernement, avec beaucoup de cruauté."

En octobre, les Bosch ont occupé Budapest.

Après avoir été séquestré, après la mort suspecte de son fils, après des menaces sur son autre fils, Horthy, notre régent a fini par abdiquer. Il a été arrêté. Les pro-nazis avaient enfin les mains totalement libres. Les juifs n'avaient plus aucun défenseur. Beaucoup d'entre eux avaient déjà été

livrés en gage de paix. La barbarie était désormais maître de la Hongrie. Plus rien ne pouvait l'arrêter. Le pays était de son camp. Nous allions le payer très cher.

En 42, le régent avait tenté sans succès un rapprochement avec les anglo-américains, mais ces derniers, très exigeants ne pouvaient pas garantir notre sécurité. Les négociations ont été ébruitées. En 44, le régent tenta de négocier avec les Russes. Son fils a été kidnappé. Il a abdiqué. Il sera prisonnier, d'abord des nazis, en Bavière, puis des Américains en 45. Les alliés finirent par le libérer après la guerre. Il se réfugia au Portugal. Il fit ce qu'il put. Que pouvions-nous faire ?

A l'image de notre régent, à la fois courageux et trop faible, nous étions divisés, partagés entre le besoin de laver l'humiliation de 1918, l'envie de récupérer notre terre perdue et le désir de vivre en paix, dans le bon droit. Le pays était incertain, trop souvent allié des Allemands et gangrené par le nazisme. Nous étions parfois pro-anglais et le plus souvent écoeurés de ce qui se passait. Nos hésitations nous coûtèrent très cher. Nous étions ignorants de l'ampleur du drame qui se jouait. Aigris par le passé, nous n'imaginions pas ce qui se préparait. Nous n'avions pas les moyens d'avoir la paix à laquelle nous aspirions.

A la campagne, il n'y avait pas eu de bataille contre les Allemands. Ils s'étaient réfugiés chez nous, nous amenant leurs chevaux blessés qu'il nous fallut soigner et nourrir. Ils sont même venus avec leurs vétérinaires. En octobre, ils ont occupé Budapest, bien décidés à ne pas céder la capitale. Quand les Russes l'ont attaquée, j'étais déjà prisonnier. Les Allemands voulaient la garder. Il s'y battirent, la défendirent comme une forteresse.

La capitale était une grande ville de plus d'un million d'habitants, sans compter les gens de la campagne qui s'y étaient réfugiés par peur des Russes que les Allemands eux-mêmes fuyaient.

Les Allemands sont partis de chez nous avant que les Russes n'arrivent.

Mais à ce moment-là, j'étais à la guerre.

Un jour, avant que les soldats allemands ne s'installent pour panser les blessures prémonitoires du grand désastre, mon père s'est senti mal. Il s'est couché et ne s'est plus relevé. Il n'a pas entendu notre domaine résonner du bruit des bottes nazies.

J'ai été mobilisé, j'ai tiré quelques balles contre Staline. Les communistes étaient beaucoup plus forts que nous. Ils ont fait beaucoup de prisonniers. Quand la guerre a été terminée, ils ont emmené beaucoup de Hongrois en Russie. Ils ont même ramassé des civils dans les rues, pour compléter leur quota de travailleurs forcés. En quelque sorte, j'ai eu de la chance d'avoir été emprisonné. La prison m'a probablement évité la déportation. Très peu de déportés sont revenus.

Kamilia :

Deux de mes cousins en sont revenus : L'un s'est échappé après cinq ans. Comment il a fait, je n'en sais rien. Et l'autre est resté dix ou onze ans. Tous les deux sont revenus malades et tous les deux sont morts peu après. Ils sont revenus avec la tuberculose. Un des deux a été opéré. On lui a enlevé la moitié des poumons. C'était une grande opération à l'époque. On lui avait enlevé également des côtes. Il se tenait tout de travers. Le pauvre n'a pas survécu très longtemps.

Viktor :

On ne pouvait pas entrer en Russie, sans rien attraper de mauvais. Les deux cousins sont rentrés, tous les deux sont morts. A l'époque, il n'y avait pas encore d'antibiotiques.

Il n'y avait pas grand chose à manger, tout le monde était faible. La bataille de Budapest a duré plus de deux mois. Je n'en ai rien vu, car j'étais prisonnier.

Kamilia :

Quand la guerre de 40 a éclaté, j'avais quatorze ans. J'ai continué mes études à Notre Dame de Sion jusqu'en 1944. Jusque là, c'était encore la paix totale en Hongrie. Nous ne nous rendions pas compte qu'il y avait la guerre à côté. Nous ne manquions de rien. Il n'y avait pas de pénurie alimentaire.

En 42, alors qu'à la demande des Allemands, les autorités hongroises rassemblaient les Juifs dans des ghettos, voilà que notre médecin était menacé ! Il était juif, le pauvre. C'était un petit homme, tout rond et pas beau, mais un excellent médecin. Quand j'avais cinq ou six ans, j'ai eu la diphtérie, une très grave maladie. A l'époque, il n'y avait pas encore d'antibiotiques. Ma vie était menacée. Il m'a guérie. Mon père l'engagea à ses frais pour soigner, non seulement la famille, mais aussi tous les ouvriers et leurs familles. Il venait pour les accouchements, les enfants malades, les femmes et les hommes. En cas d'urgence, mon père envoyait quelqu'un le chercher. Quand il a reçu l'ordre de rallier le ghetto, il est venu voir mon père pour qu'il le sauve de cette mesure. L'antisémitisme était assez ancré dans les mentalités. Il ne faisait pas bon prendre le parti des juifs. Mon père est tout de même allé d'un ministère à l'autre. Il a fini par obtenir une dispense pour le médecin et sa famille. Nous n'imaginions même pas qu'ils étaient destinés à la déportation vers la mort ! Dans la débâcle de 44, nous avons perdu le contact avec notre médecin. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, ainsi que sa famille. Probablement sont-ils morts, gazés, comme tant d'autres.

Quand les Allemands ont attaqué Budapest, j'étais encore au pensionnat. Nous nous sommes réveillées le matin. C'était la guerre ! Nous étions terrorisées par le bruit des avions et des bombes. Les religieuses essayaient de nous rassurer, mais nous les sentions affolées. Elles ont fermé l'école le jour même. Tous les parents furent avertis et priés de venir chercher leurs enfants. Nous sommes parties le soir. Au village, il faisait calme. Il n'y avait pas encore un seul Allemand en vue, mais, quand

ils ont reçu le coup de téléphone des religieuses, mes parents, très surpris comme beaucoup de Hongrois ce jour-là, sont accourus nous chercher.

Quelques jours plus tard, par une belle journée ensoleillée, les Allemands sont arrivés à la maison, en masse. Ils ont investi notre propriété. Ils ont mis nos animaux dehors et ont utilisé nos installations pour leur bétail. Beaucoup de leurs chevaux étaient blessés. C'était épouvantable ! J'avais mal au coeur. Ils ont réquisitionné nos chevaux, nos beaux chevaux que mon père aimait tant !

A l'approche des Allemands, papa qui était connu pour être pro-anglais, s'était caché dans la forêt, dans un abri de grenage pour le gibier. Chaque soir, nous lui apportions à manger, en cachette.

Dès leur arrivée, les Allemands l'ont cherché pour l'arrêter. Nous leur avons dit qu'il était à Budapest. Ils n'ont pas insisté. Ils venaient d'arrêter l'ambassadeur d'Angleterre, ainsi que notre amie qui l'hébergeait et beaucoup de pro-anglais. Par après, leur situation militaire empirait. Ils ne se sont plus intéressés à tout cela. Mon père a pu sortir de la forêt, mais il restait méfiant tout de même. Il a échappé à la prison allemande. Malheureusement, plus tard, il a connu celle des Russes.

La maison était pleine d'officiers. Les soldats logeaient dans la ferme. Ils ont tué nos animaux, les vaches et tout le reste, car ils n'avaient rien à manger. Ils en ont envoyé, Dieu sait où, un peu partout dans les casernes allemandes. Impuissant, le baron boiteux, mon père, avait de la peine à contenir sa colère, mais il le fallait ! Les Allemands étaient arrogants, impertinents. De quelque nation qu'il soit, quand un homme prend l'uniforme de soldat, il est déjà un ennemi ! Même si ce n'est pas l'ennemi, il se comportera chez vous en occupant, avec arrogance.

Nous sommes restés au milieu des Allemands pendant deux ou trois mois. Les Russes approchaient. Les officiers nous ont conseillé de ne pas rester à la campagne. Ils disaient qu'il valait mieux aller à Budapest pour nous cacher dans la population. Ils avaient déjà une longue et malheureuse

expérience des Russes. Ils savaient de quoi ils étaient capables. Dans le fond, ils avaient raison. Les Russes étaient sans pitié à l'égard de la noblesse ! Nous avons suivi les conseils des Allemands et avons plié bagages en laissant là tout notre bien.

Nous n'imaginions pas que les Allemands, puis les Russes pilleraient notre maison, comme ils l'ont fait.

Les Allemands avaient déjà pris les bêtes. Quand nous avons été partis, ils ont pris nos meubles aussi, nos meubles anciens. Ils ont tout pris, mais avec courtoisie ! Il nous ont envoyé un télégramme et nous l'avons reçu ! Pendant la guerre ! Alors que nous étions dans la cave, sous les bombes, alors que la bataille faisait rage à Budapest, Ils ont télégraphié à mon père "Nous avons sauvé vos beaux meubles et vos antiquités et nous les emmenons en sécurité dans un musée en Allemagne." C'était ridicule ! Les musées n'existaient plus. En Allemagne, Tout était déjà en ruine ! Mon père était fâché comme tout : Ces salauds osaient dire qu'ils avaient sauvé nos meubles, alors qu'ils les avaient volés, emporté avec eux dans leur retraite, comme un butin. Nous avons cependant ce télégramme insolite, ultime acte de propriété en quelque sorte. Mais quand les Russes se sont approchés de la cave, mon père l'a immédiatement brûlé. Il avait bien trop peur d'être considéré comme un collaborateur des Allemands. Nous ne savions pas ce que ces derniers avaient réellement pris, ni ce qui restait à la maison. Nous espérions encore pouvoir bientôt rentrer chez nous et redémarrer notre vie avec ce qui nous restait. Nous ne savons toujours pas aujourd'hui quelle fut la part des Allemands et quelle fut celle des Russes.

Nous sommes arrivés à Budapest en novembre avec de la nourriture pour tout bagage, mais avec beaucoup de nourriture. Mon père avait vite fait tuer tout ce que les Allemands n'avaient pas pris : veaux, cochons, moutons et boeufs. Nous avons emporté tout cela avec aussi de la farine

sur un camion militaire hongrois. Nous sommes installés chez des cousins qui avaient un grand appartement, tout un étage, car l'appartement de mon père était trop petit pour nous accueillir tous. Ils étaient très contents de nous voir arriver avec toute cette nourriture ! A Budapest, il n'y avait déjà plus rien à manger. Nous arrivions avec des cochons, du lard, des saucisses, des jambons, des volailles, de la farine, des grandes cruches de graisse, du saindoux. Le camion était plein de nourriture. Nous avons également des sacs de sucre, de nos cultures et du sucre que papa avait reçu en paiement en nature. Nous avons tout cela avec nous. Le mot d'ordre était d'emmener le maximum de nourriture à Budapest, car la ville avait déjà faim.

Très vite, nous avons dû déménager dans la cave, car les Russes arrivaient. Les Allemands et les Russes se battaient. Les tirs étaient incessants, les bombardements dévastateurs. A l'abri dans la cave, nous sentions les vibrations des bombes qui tombaient tout autour de nous. Les objets sautaient en l'air. Nous pensions que nous allions mourir. Le sol montait. Nous sentions les murs tomber sur nous et se retourner. Nous n'entendions pas les bombes arriver. Celles qui sifflaient tombaient au loin, sans nous secouer. Quand une bombe siffle, ce n'est pas dangereux. Celle qui vous tombe dessus, arrive sans bruit.

Nous habitons à côté du musée national. C'était un très beau quartier. En face de chez nous, de l'autre côté de la rue, il y avait le jardin du musée. A l'occasion d'une accalmie, mon oncle est sorti de la cave. Inconsciente que j'étais, je l'ai suivi. Il fallait que je bouge. Il me fallait de l'air. Nous sommes montés dans la cour intérieure. C'était une grande cour. Elle était remplie de cadavres ! Il y en avait plein : des Allemands, des Hongrois, des Russes. C'était épouvantable ! Les Allemands avaient occupé les étages. De là, ils tiraient sur les Russes qui arrivaient dans la rue. Les Russes tiraient sur les Allemands. Oh, c'était un carnage ! Nous avons traversé la cour jonchée de cadavres pour rejoindre la rue. Là, en face, il y avait un groupe important de soldats hongrois. C'était en hiver, au mois de janvier.

Il y avait beaucoup de neige. Il gelait fort. Pourtant, ces soldats creusaient à la pioche des tranchées, des abris dans le sol gelé du jardin, parce qu'au-dessus du musée, il y avait un canon, un énorme canon qui tirait sur les avions russes. Ceux-ci essayaient de le détruire. Voilà pourquoi le quartier a essuyé autant de bombes. Au moment où nous sommes sortis de la maison, il faisait calme. Il n'y avait pas d'avion, pas de Russes à l'horizon. Nous avons bavardé avec les soldats, nos compatriotes qui creusaient de l'autre côté de la rue. Ils rigolaient et blaguaient avec nous. Tout d'un coup, poum ! Une bombe est tombée devant nous, de l'autre côté de la rue. Le souffle nous a projetés au sol, contre le mur de l'autre côté de la cour. Nous sommes devenus complètement sourds. La poussière était telle que nous ne voyions plus rien. Nous n'entendions plus rien. Mon oncle a disparu et moi, je ne sais pas comment je suis rentrée dans la cave. Mon oncle y était, blessé. A travers sa fourrure, derrière sa main, son ventre avait été touché. Mes parents m'ont grondée : Où étais-tu ? Regarde dans quel état est ton oncle ! Tu aurais pu être tuée ! Dehors, les soldats hongrois étaient tous morts.

Quand les Russes sont entrés dans la ville, la terreur a commencé : Ils allaient de maison en maison, tiraient sur les Allemands qui étaient encore partout, ramassaient les femmes et les filles. Toutes les femmes et toutes les filles. Je ne sais pas d'où ils la tenaient, mais ils avaient une liste avec le nombre de femmes et de filles qu'il y avait par cave. Un jour, ils sont venus pour nous chercher, ma soeur, mes cousines et moi. Mais nous avons été prévenues de leurs pratiques par un voisin. Nous nous sommes cachées dans des ruines abandonnées. Nous grelottions jour et nuit malgré tous les vêtements et les couvertures qui nous avons emportés. Dehors, les bombes tombaient encore. Nous nous pressions l'une contre l'autre à cause du froid et de la peur. Nous craignons qu'ils nous prennent. Heureusement, ils ne nous ont pas trouvées, ces sauvages-là ! Ils sont venus plusieurs fois pour nous chercher. Ils ont menacé de tuer

nos parents. Ils cherchaient les quatre filles qui étaient supposées se trouver dans l'abri. Nos parents ont fini par mentir : Ils leur ont dit que d'autres soldats nous avaient déjà emmenées. Quand ils ont été partis, D'autres Russes sont encore venus, mais ils avaient reçu l'ordre de ne plus violer les femmes. Nous avons pu alors quitter les ruines et retourner dans la cave. La nouvelle vague d'envahisseurs avaient pour pratique de ramasser les montres. Ils n'en avaient jamais vu ! "Tchasse !" "Tchasse !" En russe, cela signifie montre. Ils arrivaient avec leur mitraillette et "tchasse" et "tchasse". J'étais justement assise dans la cave près de la porte, sur les matelas que nous empilions pendant la journée. Le soir, nous les étalions pour dormir. Il faisait froid dans la cave. Il n'y avait pas de feu et c'était l'hiver !

Les Russes sont descendus comme des fous dans la cave et "tchasse" et "tchasse" et "tchasse" ! J'étais donc assise, bien campée sur les matelas. Je leur dis : "Il n'y a pas de Tchasse !" Celui qui était devant moi m'a empoigné la main, a retroussé ma manche et arraché ma montre. Il était furieux. Il aurait pu me tuer ! Pendant ce temps, les autres ont enlevé leur montre derrière leur dos et se sont assis dessus. Ils ont fait le tour de tout le monde et "tchasse" et "tchasse", mais il n'y avait plus de tchasse. Après les filles, les montres furent leur butin de prédilection. Mon père avait une montre de poche en or. Heureusement, la veille, je ne sais pas pour quelle raison, il avait caché sa montre sous un tas de charbon. Là, les Russes n'ont pas pensé à regarder.

Nous avons encore un peu de nourriture, mais elle diminuait. On nous en volait régulièrement. Elle était restée en haut dans l'appartement. Les voisins se servaient. Il a fini par ne pas rester grand chose.

La vie n'était pas facile. Nous avons été installés dans la cave à charbon, la petite. Contrairement à la grande, elle n'avait pas été aménagée en abri. Nous n'avions pas d'eau, aucune commodité. Heureusement, le prisonnier français qui nous avait suivis à Budapest nous a ravitaillés. Au risque de sa vie, chaque jour, il sortait de la grande cave et nous apportait

de l'eau et de la soupe qu'il cuisinait lui-même. Cet homme faisait partie d'un groupe de prisonniers français que les Allemands avaient emmené chez nous, avec ordre pour mon père de les nourrir. Eux ne savaient plus quoi en faire. Ils n'avaient plus de quoi les nourrir. Mais néanmoins, ils continuaient à les surveiller. Mon père a eu pitié de ces pauvres prisonniers français. Il s'en est occupé. Ils étaient quatorze ou quinze. Il a engagé une femme pour leur faire la cuisine. Mon père voulait les occuper aux travaux de l'exploitation, mais les Français ont dit qu'ils étaient des prisonniers de guerre et qu'il n'était pas question qu'ils travaillent. Ils n'ont donc pas travaillé, sauf un. Il s'appelait Albert. C'était un chic type. Il voulait bien travailler dans le jardin. Il a travaillé avec nos trois jardiniers. Quant nous nous sommes réfugiés à Budapest, il est venu avec nous. Mon père a négocié avec les Allemands pour qu'il puisse nous accompagner. Quant aux autres, mon père leur a dit qu'il ne pouvait continuer à les prendre en charge.

Quand ils se sont retirés de notre domaine, les Allemands ont laissé là leurs prisonniers français, livrés à eux-mêmes, ceux-ci se sont dispersés dans les villages et se sont débrouillés comme ils ont pu.

Nous sommes donc partis à Budapest avec Albert. Au début, avant que nous ne vivions dans la cave, il nous a aidés aux travaux ménagers. Il s'occupait un peu de tout. Il nous gâtait. Quand nous avons dû descendre aux abris, il n'a pas pu venir avec nous dans la cave au charbon, il a été dans la grande cave avec tous les autres habitants de la maison. Cette grande cave était bien aménagée en abri. Nous n'avons pas pu y être installés, car il n'y avait pas assez de place. Nous étions considérés comme campagnards réfugiés. Nous étions étrangers à la maison. Notre présence n'avait pas été prévue. C'est lui, le Français, qui nous apportait de l'eau, nous préparait une grosse casserole de soupe ! Tous les jours, au risque de sa vie, il nous apportait cela de la grande cave. Il traversait la cour. C'était dangereux parce que les Allemands tiraient sur les Russes et

les Russes sur les Allemands. Parfois, c'était impossible de sortir de la cave. Ces jours là, nous n'avions rien à manger. Ce français prenait des risques pour nous. C'est lui qui nous a prévenus que les Russes enlevaient les femmes dans les caves. Suite à quoi, ma soeur, mes cousines et moi nous sommes cachées dans les ruines pendant trois ou quatre jours, collées les unes sur les autres, sans bouger, sans manger ! Il faisait tellement froid. Nous n'osions pas bouger de peur que les Russes ne nous violent. Ils ont violé beaucoup de connaissances, beaucoup d'amies. Ils ont fait des choses terribles. Ils ont violé des jeunes, des toutes jeunes filles. Comme c'est dégoûtant, une guerre, comme c'est dégoûtant !

Quand les combats ont été terminés, quand les Russes ont eu chassé tous les Allemands, qu'ils ont occupé l'entièreté de Budapest, alors, nous avons pu sortir de la cave. Ce que nous avons vu dans la rue était épouvantable : Il y avait des cadavres gelés partout, des chevaux gelés partout. La population de Budapest sortait avec des haches et découpait des morceaux de viande gelée sur les cadavres des chevaux. Il n'y avait plus rien à manger. Pour finir, il ne restait que les os des chevaux. Certains se sont même battus pour le droit de découper un morceau de cadavre.

Nous sommes entrés dans les abris vers le vingt décembre et en sommes sortis début février. Ma mère a attrapé froid dans la cave. Elle a fait une pneumonie. Il n'y avait pas d'antibiotiques à l'époque. Elle n'a jamais guéri. La tuberculose s'est déclarée et elle en est morte.

A l'étage, le bâtiment avait été détruit. Nous sommes partis dans un autre immeuble qui appartenait à ma tante, à la soeur de ma mère, en face du musée, un peu plus loin, de l'autre côté. C'était une grande maison. Ma tante possédait là tout un étage. La concierge était une de ses anciennes femmes de chambre. L'appartement était vide, car la tante était partie en Suisse. Nous l'avons donc occupé. Cette zone là était intacte. Seule la cheminée avait croulé. Nous ne pouvions donc pas faire de feu. Il faisait si

froid ! Ma mère était malade. Mon père a essayé d'arranger ça, mais dans ce froid, il a, lui aussi attrapé une pneumonie. Heureusement, lui a pu s'en sortir ! Avec l'aide du mari de la concierge, nous avons fini par réparer tant bien que mal cette cheminée. Maman avait si froid !

4. Les Russes vainqueurs

Viktor :

En 1944, Mon frère et moi, comme beaucoup d'autres, avons été enrôlés pour combattre les Russes. Une guerre est toujours longue. Mais il y avait pis : Au bout de 7 ou 8 mois, Nous avons été faits prisonnier de guerre, avec les maladies, les insectes et rien à manger. Ils nous ont mis dans un train, dans des wagons à bestiaux bien fermés de l'extérieur. Par une fente de la paroi, comme beaucoup de mes camarades, j'ai jeté dehors un petit billet avec l'adresse de ma mère. C'était un minuscule bout de papier. Il était peu probable qu'il soit trouvé et qu'elle le reçoive. Pourtant, le petit mot lui est parvenu ! La solidarité des gens était remarquable en cette époque difficile. Des volontaires inspectaient les abords des voies pour ramasser les messages que les prisonniers lançaient avec l'espoir qu'ils parviennent à leurs proches. C'est ainsi que le mien, tout petit est arrivé jusqu'à ma mère.

Le train s'est mis à rouler, rouler vers la Russie. Nous n'avions rien à manger, rien à boire. Pour comble, la dysenterie s'était invitée dans le wagon !

A la frontière russe, le train s'est arrêté. Ce fut un sentiment très agréable.

La paix venait d'être signée. Tout le monde a dû descendre du train. Puis, il a fallu remonter. On nous ramenait en Hongrie. Les wagons restaient cadenassés de l'extérieur, car nous restions des prisonniers. Le train s'est mis à encore rouler et rouler. Quand il s'est enfin arrêté, nous sommes restés à l'intérieur jusqu'à ce qu'on nous trouve un camp militaire que les Allemands avaient abandonné. Au total, nous avons vécu 18 jours enfermés dans notre wagon à bestiaux avec la dysenterie à bord, sans commodité, sans eau et rationnés à l'extrême.

Nous sommes rentrés dans les baraquements avec la maladie et ça a continué. Nous avons faim. Les insectes nous harcelaient. Beaucoup de mes compagnons d'infortune sont morts. Tous les cinq à dix jours, tirés par des boeufs qui étaient prisonniers eux aussi, des chariots arrivaient chez nous avec du pain cassé en mille morceaux, séché et moisi. Nous n'avions que ce pain à manger et pas tous les jours !

Bien que 36 fois par jour, culotte tirée, pressé par la nature, je me libérais, c'est seulement au bout de six mois de ce régime que j'ai enfin retrouvé la liberté. La première chose que je fit, fut de prendre un médicament qui m'a coupé la dysenterie. Chez les Russes, ça n'existait pas. Merci Staline.

Quand je suis rentré chez moi, je n'ai plus rien retrouvé de notre vie passée. Je suis arrivé dans le village, ce n'était plus chez moi. Puis j'ai retrouvé ma maison natale : Dans l'entrée, il y avait un grand trou dans le plafond. C'est la première chose que je vis. Qui l'avait fait et pourquoi, je ne l'ai jamais su. Il n'y avait plus rien dans la maison. Elle était vide. Il n'y avait plus de meubles. Même le parquet, on l'avait enlevé et les images aussi. C'était une vieille maison, construite par mon arrière-grand-père. Tout était parti, même les tuyauteries et les interrupteurs. Qui avaient volé ? Il y avait eu dans cette maison des meubles de valeur, très anciens. Tout était parti, sans trace.

Les animaux, étaient là, oui, mais plus loin, tellement loin que je ne les revis plus jamais. Ils étaient devenus communistes. Je n'avais plus le droit

de les approcher. Le meilleur pur-sang de notre élevage s'appelait Csalôka. En 1941, il avait gagné le Derby. Nous en étions très fiers. C'était un cheval magnifique, le fruit d'un travail de sélection de plusieurs générations. Un soldat russe a voulu le monter, mais le cheval, très nerveux de nature l'a désarçonné. Furieux, le soldat imbécile l'a abattu d'une rafale de mitraillette. Les communistes nous ont tout pris.

Sur le papier, la terre nous appartenait encore. Mais je ne savais qu'en faire ! J'étais tout seul avec seulement un tracteur resté là grâce aux bons soins d'un ancien employé. Il a bien fallu que je le conduise moi-même. Les ouvriers étaient partis. Leurs maisons avaient été détruites. Il y en a beaucoup d'entre eux que je n'ai jamais revus. Quelques familles sont restées, mais il leur a fallu manger, comme tous les hommes. Ce fut très difficiles pour eux. Il n'y avait plus rien à manger dans le domaine. Le bâtiment où l'on stockait les céréales avait été complètement détruit. Il n'y avait plus rien à manger, plus d'animaux. J'ai conservé le tracteur grâce à un brave homme qui l'avait caché avec des tiges de maïs. Il était parti, lui aussi, mort. Je n'ai jamais su comment, ni de quoi.

J'ai donc labouré un morceau de terre, j'ai semé et j'ai attendu. J'ai retrouvé ma mère à Budapest chez un cousin. J'ai trouvé un frère, mais pas les deux plus jeunes qui avaient fui les Russes. Ils sont d'abord restés chez des amis, puis quand la situation s'est un peu calmée, ils sont rentrés vers Budapest pour tenter de trouver du travail.

Les Russes sont arrivés en Hongrie avec le projet d'y installer le communisme en deux ans. Ils n'ont donc pas pris la terre tout d'un coup. D'abord, ils m'ont laissé 50 hectares près de Budapest. C'était déjà bien. Avec ça, j'aurais pu vivre. Mais c'était un leurre. Ils ont instauré des taxes à payer en argent et en nature. Il fallait donner une grosse partie de la récolte à l'Etat. Ils contrôlaient même combien de poules et combien de cochons nous avions. Il fallait donner tant d'oeufs et tant de cochons par an. A la fin de l'année, il ne me restait aucun gain. Au bout de deux ans, ils ont tout nationalisé. Ils m'ont pris les terres, sans délicatesse, sans se

montrer. Une loi a été votée. Je n'avais plus rien. Des Kolkhozes ont été créés et les gens ont été obligés d'y travailler. Les petits paysans, eux aussi, ont perdu leur terre. La grande demeure familiale a également été nationalisée.

Kamilia :

Tous les paysans, les petits fermiers devaient rentrer dans les kolkhozes. Les petits cultivateurs ne supportaient pas qu'on leur prenne leur terre, les pauvres. Ce n'était pas seulement leur fortune, mais surtout leur coeur. Ils s'y accrochaient. Ils devenaient fous de perdre ainsi le bien acquis à la sueur de la famille. Beaucoup se sont suicidés.

Viktor :

Je n'avais plus de maison, plus de revenus, plus de personnel. J'ai habité chez un ami qui était meunier. Là, il n'y avait pas de problème de nourriture. Avant le communisme, le moulin nous appartenait. Le meunier a pu continuer à l'exploiter temporairement. Ensuite, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Pendant deux hivers, j'ai donc habité au moulin avec maman. Après, j'ai arrangé, pour nous une chambre dans notre ancienne maison qui était complètement dévastée. Tout avait été arraché : portes, fenêtres, parquet, tuyaux, fils électriques. Il n'y avait plus rien. Nous avons d'abord arrangé une chambre, puis après une deuxième. Quand je me suis marié, nous en avons arrangé une troisième. Par terre, c'était des briques, car on n'avait pas d'argent pour acheter des pavés, ni d'ailleurs pour restaurer cela correctement.

Avec le tracteur sauvé par ce brave homme, j'ai cultivé les cinquante hectares qui me restaient, et j'ai labouré pour d'autres, contre de l'argent, car, déjà alors, je n'aimais pas être sans argent !

J'aurais pu vivre ainsi, mais ce n'était pas le dessein des communistes. Ils

m'ont volé encore les cinquante hectares qui me restaient. Je n'avais plus rien, plus de travail. Il fallait vivre, il fallait manger. Je n'avais pas le choix. Je m'étais marié quelques mois auparavant. J'avais une famille à nourrir. Voilà pourquoi je suis devenu maçon.

De toute façon, même s'ils m'avaient laissé les cinquante hectares, je n'aurais pas tenu longtemps, tant les taxes étaient élevées. C'était leur stratégie : Il fallait donner une grosse partie de la récolte à l'Etat. Pour finir, il fallait donner plus que la récolte. L'alternative était la prison. J'ai eu de la chance, car les gens m'aimaient au village. Le brave fonctionnaire chargé de vérifier mes livraisons m'a évité la prison et peut-être pis, car tout pouvait arriver avec eux.

Un jour, je me suis présenté à la maison communale pour enregistrer mes livraisons selon la loi, mais il me manquait trois cents kilos de blé. Que faire ? Je n'avais pas ce blé. Je suis rentré chez moi. Que faire d'autre ? Mon avenir était sombre. Quel allait être mon sort ?

Je suis passé devant l'étable qui abritait jadis de belles vaches. Elle était vide maintenant. Les communistes avaient ordonné d'y mettre tout ce qui revenait à l'Etat. C'était un grand bâtiment. Chaque matin, un fonctionnaire l'ouvrait. Il comptait tout ce que j'y déposais. Le soir, il refermait le bâtiment. Ses bordereaux attestaient de mes livraisons. Ce jour-là, je rentrais de ma pénible confrontation avec l'administration en broyant du noir. Il était là, sa clef en main devant la porte. Très courtois, il a pris de mes nouvelles. Je lui ai répondu que ce n'était pas le bon jour pour me demander de mes nouvelles, car elles n'étaient vraiment pas bonnes :

- Il me manque encore trois cents kilos. Je ne les ai pas et il se pourrait bien qu'on m'enferme.

- Nous ne vous laisserons pas enfermer, répondit-il.

Il a pris son crayon et a marqué sur le document communiste "reçu 320 kg". Il avait constaté que plusieurs wagons de céréales étaient déjà entassés dans cette étable. Il savait que personne ne pèserait à nouveau

tout cela en détail. Il n'y avait donc aucun danger à m'épargner le pire. Je suis retourné à la maison communale avec mon nouveau bordereau. Ils ont noté dans mon livret que tout était en ordre. J'étais provisoirement tiré d'affaire !

C'était un brave homme, un gars du village ! Bien avant la guerre, il avait entrepris la construction de sa maison, mais il est tombé à court d'argent. Il n'avait plus de quoi placer un toit. Mon père lui avait fourni tout ce qu'il fallait pour construire le toit. Il était doublement reconnaissant. Mon père était aimé dans le village, sa bonté avait multiplié l'estime dans laquelle les villageois le tenait. Cela m'a vraiment beaucoup aidé dans les plus difficiles moments.

Mais malgré mes efforts et l'aide de tous, j'ai fini par perdre les cinquante hectares qu'ils avaient daigné me laisser. J'étais sans travail, sans revenus et c'était impossible de trouver du travail, surtout pour moi. En tant qu'ancien propriétaire, j'étais d'office un ennemi du communisme. Mais l'Etat avait besoin de maçons. Pas loin de chez nous, peut-être à dix kilomètres, on construisait une grande caserne pour les Russes. Là, on m'a engagé comme aide maçon. En fin de compte, après un examen très pointu en mathématique, j'ai obtenu un diplôme de maçon avec grande distinction.

C'était que je m'étais marié ! Pourtant, je n'avais pas cherché toutes ces responsabilités.

Kamilia :

J'ai d'abord rencontré son frère, Étienne, de six ans plus jeune que mon mari. Il aimait beaucoup s'amuser.

Après la guerre, alors que le communisme n'était pas encore tout à fait installé, nous organisons des petits pique-niques. Les jeunes filles apportaient des sandwiches improvisés selon les moyens et les garçons

apportaient des boissons rescapées. C'était une occasion pour se rencontrer et s'amuser un peu. Les réunions n'étaient pas encore interdites et nous, les jeunes sortant de la cave, de dessous les bombardements, nous avions besoin de nous retrouver, de vivre intensément. Nous aimions aller les uns chez les autres, écouter de la musique et danser. Nous cultivions l'insouciance que la guerre avait tenté d'arracher à notre jeunesse.

Lors d'une de ces petites fêtes, j'ai rencontré Étienne. Il est tombé amoureux de moi. Chaque fois qu'une réunion était annoncée quelque part, Il m'invitait, venait me chercher et me faisait danser. C'était un grand organisateur de fêtes et d'excursions, de toutes les occasions pour notre petit groupe de se rencontrer.

Un jour, il nous a emmenés visiter l'ancienne propriété de sa famille. Cette propriété était traversée par un ruisseau regorgeant d'écrevisses. Le but officiel de notre escapade était la pêche aux écrevisses. Notre joyeuse et insouciante troupe s'est rendue sur les lieux, hissée à bord d'un camion qui venait de je ne sais où. Nous avons ramassé beaucoup d'écrevisses.

Viktor avait eu vent de l'escapade de son frère. Il habitait toujours sur la propriété, au moulin. En frère aîné et responsable, il vint jeter un oeil sur nos activités, mais il est resté de l'autre côté de la rivière. Je l'ai tout de suite trouvé à mon goût, bien mieux que son frère !

Le soir, nous sommes rentrés à Budapest et je n'ai plus pensé à Viktor. Nos petites fêtes ont continué, du mieux que nous pouvions. Avec mon père, nous vivions dans l'appartement de ma tante à Budapest, car ma mère était gravement malade. Elle était hospitalisée. Chaque jour, nous lui rendions visite. La nourriture commençait à manquer. Beaucoup de notre stock avait été volé pendant les bombardements. Il nous restait encore de la farine et du café vert.

Heureusement, grâce à mon père qui avait réparé la cheminée, le grand poêle de faïence fonctionnait très bien pour la torréfaction du café et la

cuisson de notre «pain ». Avec la farine qui nous restait, de l'eau et du sel, nous préparions une pâte sans levain que nous étalions en galettes pour la cuire sur le poêle.

Un brave homme de nos amis venait chaque jour chez nous. Nous lui donnions un peu de cette galette avec du café. C'était un homme bon. Un jour, il n'est plus venu. Nous avons appris sa mort peu après. La faim l'avait probablement tué.

Ma mère est décédée en mai 1946. Nous sommes alors retournés à la campagne, chez nous. Nous avons enterré maman dans la propriété. Il nous restait encore cent hectares que les communistes nous avaient laissés pour les cultiver.

Mon père a repris les choses en main. Notre ancien intendant était encore là, dans la ferme, ainsi que les anciens ouvriers. Mon père est allé voir l'intendant pour organiser le travail. Ce n'était pas facile. Il n'y avait plus de matériel, plus de chevaux, plus de vaches, rien. Comment labourer dans ces conditions ?

Mon père a vendu les bijoux de famille que nous avons pu cacher pendant la guerre. Il a vendu les plus belles pièces. Avec l'argent, il a acheté des chevaux, une vache, du matériel. La ferme a recommencer à produire un peu. C'est qu'il nous fallait vivre !

La maison avait été vidée. Nous n'avions plus de meubles. Beaucoup de portes manquaient. Nous avons retapé sommairement quelques pièces et nous vivions là, ma soeur, mon père et moi.

Les anciens ouvriers qui habitaient la ferme étaient très gentils. Ils nous ont donné des poules et tout ce qu'ils pouvaient. Chacun cultivait des petits morceaux de terre pour survivre. Ils élevaient leur cochon, des poules, des oies, comme avant, en quelque sorte. Cependant, ils manquaient d'argent, car il n'y avait plus de travail pour eux dans la

propriété disloquée.

Ma soeur et moi, chacune à notre tour, gardions la vache au champ. Elle broutait l'herbe de l'ancien parc. Cette vache était tellement généreuse que nous avions trop de lait pour la maisonnée. Nous faisons du beurre et du fromage. Nous vendions le surplus à la ville : des oeufs, du lait, du beurre, du fromage. Une fois, c'était ma soeur qui était de corvée, une fois c'était moi. Avec nos paniers, nous devions marcher cinq kilomètres pour prendre le train. C'était lourd à porter, mais tout se vendait bien, car en ville, les gens manquaient de tout.

Les voyages en train étaient souvent aléatoires. Parfois il y avait un train. Parfois, il n'y en avait pas, car les Russes envoyaient des longs convois en Russie avec notre matériel. Quand, enfin, nous pouvions embarquer, les voitures étaient bondées. Il m'est arrivé souvent de voyager sur le toit. Il y avait du monde là-haut ! L'inconvénient, c'était la fumée de la locomotive à vapeur.

Nous avons continué ainsi jusqu'en 1948, année de mon mariage et de l'arrestation de mon père.

Après le décès de maman, il n'avait plus été question de m'amuser, mais, malgré les difficultés de la vie, j'étais restée en contact téléphonique avec des autres jeunes, mes amis. C'est ainsi que j'avais appris qu'Étienne, tombé très gravement malade, avait été hospitalisé à Budapest. Mes amies avaient insisté pour j'aille le voir, disant qu'il me réclamait, qu'il était toujours amoureux de moi. Mais je ne voulais pas y aller. Je ne voulais pas lui donner des illusions.

Un peu plus tard, pendant sa convalescence, je l'ai tout de même invité chez nous, à la campagne pour qu'il puisse se reposer au bon air. Il est arrivé en taxi. A cette époque, plus personne ne possédait de voiture.

Étienne était encore très faible. Il ne savait pas marcher. Son frère l'a donc accompagné et c'est ainsi que je le revis. Le trajet étant très long, Viktor a logé chez nous une nuit. Je me souviens encore de la soirée que nous avons passée, assis sur la terrasse.

Étienne est resté chez nous quelques semaines, jusqu'à ce qu'il sache marcher.

Par après, notre deuil fini, j'ai revu mon Viktor à une fête à Budapest. Nous nous sommes fiancés à minuit. Il m'a fallu aller voir notre évêque pour avoir l'autorisation de nous marier religieusement, car mon fiancé était protestant. A l'époque, les catholiques ne pouvaient pas épouser des protestants sans une autorisation spéciale. Viktor a dû accepter par écrit que nos futurs enfants soient catholiques. Nous avons alors obtenu la permission de nous marier.

C'est cet hiver là que mon père a été arrêté et torturé, le pauvre !

Les communistes nous ont tout confisqué, comme à tous les autres propriétaires. Depuis lors, plus jamais jusqu'à ce jour, je n'ai pu me recueillir sur la tombe de ma mère bien aimée.

Ils ont menacé ma soeur et ma belle-mère. Il fallait qu'elles déguerpiissent de chez elles ! La police secrète les a menacées de prison. Elles sont allées à Budapest. Tout est resté là : la vache, les chevaux, les meubles ; tout notre bien que nous avons tant soit peu reconstitué. Une fois encore, nous avons tout perdu.

Quand à moi, je n'ai pas attendu les menaces. Avec mon mari, nous nous sommes tout de suite installés dans ce qui restait de chez lui.

Nous étions complètement démunis : pas de meubles, pas de fenêtres, pas de portes ; tout avait été emporté pendant la guerre. Mon mari a restauré deux pièces pour sa mère et pour nous. C'était rudimentaire,

mais c'était tout ce que nous pouvions faire. Nous manquions de tout. Le moment venu, ma fille aînée est née, conséquence logique de notre mariage.

Pauvre enfant, elle est née dans la misère. Je l'ai nourrie, bien sûr. Puis elle a grandi. Tout était rationné. De la viande, nous n'en mangions jamais, bien-sûr. Tout partait en Russie. Une fois par semaine, nous recevions un pain. Dans les magasins, il n'y avait plus rien. Il fallait faire la file. Un jour, c'était pour un peu de farine, un autre jour pour le pain. Les femmes se disputaient pour la place dans la file, car quand le tour des dernières arrivait, bien souvent, il n'y avait plus rien à acheter. Chaque jour, il fallait une demi-journée pour acheter le trop peu qui nous nourrissait mal. La chasse aux écrevisses de notre jeunesse était déjà loin derrière nous. Il n'avait pas fallu longtemps au peuple affamé pour ruiner nos généreuses rivières.

Nous nous nourrissions principalement de nouilles que je préparais quand j'avais de la farine. De la farine et de l'eau, c'était très souvent notre lot. Je pétrissais, puis j'étais la pâte sur une planche et je la roulais avec un bâton.

Le lait était prioritairement réservé à la petite. Nous en recevions un litre par jour. C'était peu pour nous quatre. D'autant plus qu'il n'y avait pas de fromage. Quelque fois, j'arrivais à trouver un oeuf ou deux. Ce n'était pas facile, car les producteurs devaient livrer les oeufs à l'administration en fonction du nombre de poules qu'ils détenaient.

Chaque jour, je me rendais au kolkhoze, une ancienne ferme de ma belle-famille. J'y recevais notre litre de lait. Ma fille m'accompagnait. Là, ils avaient de quoi manger. Avant d'entrer, l'odeur de la soupe, déjà nous réjouissait. C'étaient de bonnes soupes aux légumes, parfois au poulet. Chaque jour, ma petite fille recevait une tasse de soupe. J'étais contente. Je voue une reconnaissance éternelle à cette fermière qui, chaque jour, a donné une tasse de soupe à ma fille. C'est très dur de ne pas avoir de quoi

bien nourrir son enfant.

Viktor :

Pour soi-même, le manque n'est pas très dramatique. On s'adapte facilement. Par contre, voir son enfant manquer de l'essentiel, c'est insupportable.

Kamilia :

Nous manquions de tout. Il nous fallait pouvoir produire nos légumes, mais il m'était interdit de cultiver quoi que ce soit. Tout avait été nationalisé. Je n'avais pas le moindre centimètre de terre à cultiver. Sur les marchés, les légumes étaient introuvables.

J'ai donc demandé au chef de m'autoriser à cultiver un petit morceau de notre ancien jardin. Il a refusé en argumentant qu'il n'avait pas le pouvoir de décider ce genre d'attribution.

Je me suis donc rendue à la Commune. Là, j'ai également essuyé un refus pour le même motif.

Il m'a donc fallu aller quémander plus haut. A chaque démarche, mon argumentation s'étoffait. J'ai fini par avoir l'autorisation. Le chef de la société d'électricité qui gérait notre ancienne demeure a été averti. Il a reçu l'ordre de nous octroyer une parcelle à sa convenance.

L'homme ne m'aimait pas. Il haïssait ce que nous avions été. C'était un pur communiste. Il a donc immédiatement exécuter l'ordre reçu, mais la parcelle qui m'a été attribuée était le plus mauvais morceau de terrain du parc. Elle était recouverte de ronces et de divers buissons aux racines profondes.

Heureusement, nous avons encore quelques outils. J'ai enlevé toute cette végétation à la pioche. Avec les meilleures branches, j'ai clôturé ma parcelle d'une haie morte, afin de protéger mes légumes des poules du contre-maître et des animaux sauvages.

Pour l'arrosage, il me fallait tirer l'eau du puits, comme pour le ménage et la lessive. En été, à longueur de journée, je courrais du puits à mes installations. Mais la récompense était de taille : Nous avons enfin des légumes. Notre ordinaire s'améliorait ainsi considérablement, même si la viande n'était plus qu'un rêve depuis longtemps.

5. Le pays est devenu un goulag

Viktor :

Contre mon gré, j'ai appris le métier de maçon. Je l'ai pratiqué pendant des années pour nourrir ma femme et ma fille.

Vous le savez, j'avais fait cadeaux à l'Etat de ma maison, la demeure familiale. Le bâtiment a été attribué à une société publique dont une des activités concernait la construction. Puisque j'avais un beau diplôme de maçon, ils m'ont engagé. Tous les matins, à sept heures, je parcourrais les dix kilomètres qui séparaient mon travail de mon domicile. J'avais 34 ans. J'étais jeune. Cela ne me dérangeait pas de pédaler. Maintenant, je ne pourrais plus le faire !

Le courage, je l'ai tiré de mes enfants. Ce sont eux qui poussent les hommes. Les miens m'ont donné toute la force qu'il m'a fallu.

Ma fille est née en 49, en pleine terreur. Quand elle a eu 5 ans, nous l'avons mise à l'école gardienne. C'était mieux pour elle. Pour nous, c'était risqué, car on questionnait les enfants à l'école. Tout était bon pour démasquer les opposants au régime. La pensée du peuple était sous constante surveillance. L'enfant répète ce qu'il entend. Ils le savaient. Toutes les ruses étaient bonnes pour les faire parler. Il leur fallait tout

savoir : quels étaient nos amis, nos relations. Allions-nous à l'église ? Fréquentions-nous des prêtres ? Fréquenter un prêtre était considéré comme hautement subversif.

Afin d'éviter plus de malheurs encore, nous avons pris l'habitude, ma femme et moi, de parler politique seulement entre nous et en allemand, pour que nos enfants, nos propres enfants, ne comprennent pas nos paroles. Nous ne pouvions pas leur transmettre nos pensées, c'était trop risqué, car les autorités pratiquaient une surveillance de tous les instants, partout. Il fallait absolument taire sa pensée. Notre soupape, c'était de parler entre nous, ma femme et moi, mais il ne fallait pas qu'on nous entende et surtout pas nos enfants innocents qui auraient pu nous trahir ! Celui qui n'a pas vécu cela, ne peut s'imaginer ce que c'est.

Kamilia :

Nous ne nous sommes pas rendu compte que les enfants souffraient de notre attitude. Ils comprenaient que nous avions des secrets que nous ne voulions pas partager avec eux. Cette langue que nous étions les seuls à connaître, ces papotages, les murmures qu'ils entendaient, pour eux, c'était un grand mystère, un tabou dont ils n'ont jamais parlé. Ils ne nous questionnaient pas. Même arrivés ici, après la naissance de leur soeur, quand nous étions sereins et rassurés, ils ne nous ont jamais parlé de ces secrets qui les isolaient de nous. C'est seulement maintenant, dans notre vieillesse, qu'ils nous racontent les sentiments qui les blessaient. Ils pensaient que nous n'avions pas confiance en eux, qu'il y avait inexorablement une distance entre eux et nous. Ils avaient peur de ce qu'ils percevaient comme un mystère. Ils avaient du chagrin de cette méfiance que nous avions à leur égard.

Quand mon mari et moi parlions entre nous en allemand, il était question de la situation du pays ou de nos amis : un était déporté, l'autre enfermé dans un camp de concentration. Beaucoup de nos connaissances ont été enfermées pendant des années dans des camps en Hongrie. Mon père y

est resté cinq ans. Dans sa prison, les prisonniers étaient entassés les uns sur les autres. Beaucoup de prêtres croupissaient là, avec lui. Un de ces prêtres vit toujours. Il a l'âge de mon mari. Pourtant, chaque matin, il célèbre encore sa messe quotidienne. Nous avons toujours gardé un contact avec lui. Actuellement, il vit à Buda.

Mes beaux-frères aussi ont été enfermés. Le plus jeune, Étienne voulait fuir la Hongrie. Il a été attrapé à la frontière, alors qu'il essayait de passer entre les buissons, mais le rideau de fer était déjà très efficace ! Il a été condamné à deux ans de prison ferme. L'autre frère, Paul, l'aîné s'était fait coincer pour possession d'une image du cardinal Misenti. Il a été enfermé pendant huit mois à cause de cette photo. Le cardinal était en prison, bien sûr ! Son procès avait été retentissant. Il avait été accusé de fascisme par les communistes. Il a été torturé et encore torturé. De nombreux "témoins" ont défilé devant la barre, tous aux ordres pour soutenir l'accusation. Le pauvre cardinal est resté de longues années en prison. Sa photo avait été trouvée dans le tiroir du bureau de Paul lors d'une des fréquentes perquisitions que nous subissions. La prison était inévitable.

La police politique fouillait tout le temps. Elle arrivait à n'importe quelle heure. Nous appelions cela : "la sonnette de la peur". Le soir, quand la sonnette retentissait, c'était eux, inmanquablement. C'était pour tout le monde pareil, dans chaque maison. Ils entraient, ils fouillaient partout. Chez nous, une fois, ils ont donc trouvé cette image du cardinal et ont emmené Paul. Le brave a immédiatement déclaré que cette photo lui appartenait. Heureusement, car sans ses aveux, nous aurions tous été arrêtés. Une autre fois, ils ont trouvé une petite douille vide dans une vieille caisse qui venait de chez moi et dans laquelle j'avais emporté mes affaires quand je me suis mariée. C'était une vieille malle oubliée. Elle ne contenait plus que quelques vieux papiers. La douille, je l'avais gardée en souvenir de la guerre effroyable qui avait failli me tuer. La balle avait frôlé mon oreille et s'était écrasée sur le mur derrière moi. Cette douille n'était

qu'un souvenir. Mais la police politique voyait les choses autrement. Ils se mirent à chercher frénétiquement une arme, d'autres douilles, des munitions cachées... Bien sûr, ils n'ont rien trouvé. Ils ont emporté la douille et je ne pus échapper au procès !

C'était grave. J'avais beau expliquer que j'avais ramassé la douille pendant la guerre en souvenir de cette balle qui avait failli me tuer, mais rien n'y fit. Ils ne me croyaient pas. Ils étaient persuadés que j'avais gardé et caché l'arme qui avait tiré cette douille. Ils ont fouillé et encore fouillé. Je suis passée au tribunal. D'abord au tribunal régional, puis dans un autre, puis au troisième degré. J'étais condamnée partout. En fin de compte, tout en haut, j'ai été acquittée. Heureusement, pendant la procédure, je n'ai pas été emprisonnée. Sans doute espéraient-ils mettre la main sur un réseau en me surveillant. J'ai prié. J'ai beaucoup prié.

Un peu plus tard, j'ai été convoquée à la maison communale par la police politique. J'avais peur que l'affaire ne reprenne de nouveau, mais il fallait y aller ! J'avais rendez-vous. Si je ne m'y étais pas rendue, ils seraient venus et m'auraient emmenée par la force. Je n'avais pas le choix. Comme d'habitude, il y avait à l'accueil des types avec des mitraillettes. Ils m'ont très poliment priée de m'asseoir et ont commencé à me questionner avec amabilité : "Vous allez à l'église, n'est-ce pas Madame ? Vous allez tous les dimanches à la messe ?" Je leur ai répondu "Oui, bien sûr, Pourquoi pas ?" Puis tout doucement, toujours avec amabilité ils avançaient vers leur but : "Donc, si vous allez à la messe, vous êtes pro Misenti ?" Heureusement, j'ai prié le Saint-Esprit : Que devais-je leur répondre ? Oui, j'allais à la messe. J'étais décidée à ne pas renoncer à ma religion à cause d'eux. Je leur répondis en feignant l'humour : "Mais qu'est-ce que le cardinal Misenti a à voir là-dedans ? " J'ai pris de la hauteur par rapport à eux : "Pensez-vous que le cardinal Misenti sache qui de ce petit village va à la messe et qui n'y va pas ? Pensez-vous qu'il s'intéresse à quelqu'un comme moi ?" Ils ont été étonnés, se sont regardé l'un l'autre. J'ai compris qu'ils n'étaient pas sûrs d'eux. Ils m'ont encore posé des tas de questions. Ils voulaient

savoir si je fréquentais le curé. Je leur ai dit que je n'allais jamais chez le curé et que le curé ne venait jamais chez nous. En fin de compte, ils m'ont laissée partir sans aucune menace de procès.

Nous avons beaucoup souffert de ce harcèlement, de ces continuels embêtements. Les policiers, des Hongrois grossiers et des Russes armés de mitraillettes, venaient sonner à n'importe quelle heure. Nous étions à leur merci.

Ils avaient pour but de nous déloger. Nous avons aménagé deux chambres dans notre ancienne demeure familiale. Cela ne leur plaisait pas. Pourtant, nous n'occupons que deux pièces, bien pauvrement aménagées dans la demeure dévastée, mais ce bâtiment nationalisé nous avait appartenu. Il fallait absolument nous faire partir de là. Ils s'étaient mis en tête de nous trouver un appartement. Ils n'ont rien trouvé. Nous avions déjà deux enfants. Ils ne pouvaient pas nous mettre à la rue.

Un jour, ils eurent une idée : Chez une vieille femme qui avait tenu café, il y avait une chambre vide : Voilà ce qu'il nous fallait ! Mon mari, devenu maçon, fut commissionné pour rénover la chambre. Bon ! Il n'avait pas le choix. Il se mit au travail. En réparant la cheminée écroulée, il fit une découverte terrible : un pistolet ! C'était épouvantable. Que faire ? Il ne dit rien à personne et jeta le pistolet dans le puits. Cacher une arme, c'était la pendaison assurée pour la vieille femme ou pour mon mari ou pour les deux.

Pour une question de vie ou de mort, nous ne pouvions pas parler de tout cela devant les enfants. Pourtant, nous aurions voulu éduquer nos petits selon nos principes. C'était impossible. Tout le monde était dans le même cas. La population étouffait sous la menace permanente de la police politique.

Quand ils voulaient absolument la peau de quelqu'un, ils pratiquaient toujours de la même manière : la sonnette, puis la perquisition. Ils entraient dans la maison, priaient les habitants de s'asseoir groupés à un

endroit bien précis, sous la surveillance d'hommes armés. Une fois le décor habituel planté, ils commençaient leur perquisition. Ils s'attardaient sur les livres. C'était leur manoeuvre préférée. Ils feuilletaient les pages avec grand intérêt et découvraient avec stupéfaction les dollars qu'ils venaient de glisser dans le livre. C'était cuit ! La possession de devises occidentales était absolument interdite. Pour les contrevenants, c'était la pendaison ou, au mieux, la déportation en Sibérie.

Mon père a été emprisonné de 49 jusqu'en 54. Ils l'ont libéré mourant. Il avait attrapé la tuberculose en prison. Nous n'avions pas été prévenus de sa libération. Quand il est arrivé à la maison, il était méconnaissable. Nous l'avons reconnu par sa voix. Seulement par sa voix.

Le pauvre avait eu du mal à arriver jusque chez nous. C'était pourtant le seul endroit où il pouvait encore se réfugier. Comme pour tous les anciens prisonniers, Budapest, la capitale lui était interdite d'accès. C'est là pourtant qu'il aurait voulu se rendre, chez ma soeur et mes tantes. Il savait que sa seconde épouse travaillait dans une mine de charbon, très loin, dans l'Est. Le voyage était trop long pour lui. Il a dû renoncer à la retrouver. Il n'en avait plus la force. Dans le train qui le ramenait du camp lointain, il réfléchissait à tout cela et aussi à la façon dont il allait parcourir les cinq derniers kilomètres, entre la gare et chez nous. Quand il est descendu du train, le soir était déjà tombé. Fatigué, il s'affala sur un banc, devant la gare. Il était incapable de marcher pendant cinq kilomètres. Il était épuisé. Tant pis, il resterait là. Que faire ?

Il resta assis sur son banc pendant quelque temps, puis une auto passa. Il a fait signe. Elle s'est arrêtée. C'était deux grands communistes. Cette engéance là circulait souvent la nuit. Ces deux là, justement se rendaient à la maison communale de notre village. Une aubaine pour mon père, une chance extraordinaire, car à l'époque, très peu d'autos circulaient. En dehors des communistes, personne ne possédait de voiture. Mon père leur a expliqué qu'il se rendait chez sa fille. C'était un vieillard. Ils l'ont emmené. Une fois arrivé à la maison communale, il marcha jusque chez

nous, dans le noir. Il pensait entrer par l'entrée principale, comme au bon temps. Il ne savait pas que nous avions été relégués dans une chambre au bout du bâtiment. En contournant notre ancienne demeure, il faillit tomber dans la fosse sceptique que le nouvel occupant venait de creuser. Dans le noir, il ne l'avait pas vue. Il finit par nous trouver. Nous ne le reconnaissons pas. C'était en hiver. Sa moustache était couverte de glace. Il a parlé. Ce pauvre vieillard décharné, c'était mon père !

Il n'avait rien mangé de la journée, mais il n'a pu avaler qu'un oeuf à la coque. Rien d'autre. Nous l'avons couché dans notre lit. Le lendemain, nous l'avons emmené à l'hôpital, car il était en très mauvais état. Comme la plupart des prisonniers, il était rongé par la tuberculose. Dans les camps, ils étaient très mal nourris. Ils vivaient les uns sur les autres, dans l'humidité, la saleté, les poux.

Nous n'avions pas eu de ses nouvelles depuis longtemps. Nous ne savions même pas dans quelle prison il se trouvait. Ma deuxième mère, la pauvre, elle qui était si bonne, l'a cherché et cherché. Elle est allée dans toutes les prisons le demander, à travers tout le pays. On ne lui a jamais dit où il était. Elle ne l'a pas trouvé. Pendant des semaines et des semaines, elle l'a cherché, en vain. Puis un jour, elle a reçu une carte de mon père, envoyée du camp de concentration où il se trouvait pour n'avoir pas fauché ses maïs suffisamment tôt.

Il cultivait lui-même quelques terres, le peu que les communistes avaient accepté de lui laisser. En octobre 1949, la police politique est venue l'arrêter. Il était emprisonné dans notre arrondissement. Nous avons pu lui rendre visite. Au procès, les anciens ouvriers ont été convoqués. Nous avons également été appelés à la barre. C'était un grand procès dont le but était de prouver qu'il était incapable de cultiver ses terres.

L'accusation dénonçait le fauchage tardif du maïs.

A notre grand soulagement, il a été acquitté. Nous étions très contents. Nous attendions sa libération, mais elle se fit attendre. Nous l'avons

cherché. Personne ne pouvait nous dire où il était. Nous sommes allés d'un juge à l'autre pour avoir de ses nouvelles et réclamer sa libération suite à l'acquittement, mais en vain. Nous avons demandé aux agents de police. Personne ne pouvait nous dire ce qu'il en était. Le soir tombait. Nous ne voulions pas rentrer sans lui. Peut-être l'avait-on ramené à la maison ? Nous sommes rentrés, mais, non : là non plus, il n'y était pas. Impossible d'avoir des nouvelles. C'est à ce moment là que sa seconde épouse a commencé à le chercher de prison en prison, partout, dans tout le pays. Personne ne lui a dit où il était. Personne...

Au bout de deux mois, elle a reçu sa carte. Nous avons enfin su qu'il était incarcéré dans ce camp de concentration, si loin que nous ne pouvions même pas imaginer nous y rendre. Et c'est beaucoup plus tard, bien après la révolution, qu'il nous a raconté ce qu'on lui avait reproché et les tortures qui lui avaient été infligées.

Dès qu'il fut incarcéré sous le chef d'inculpation de "récolte tardive", ils ont voulu savoir où il cachait ses armes de chasse. Bien sûr qu'il avait été chasseur et un bon ! Bien sûr qu'il avait eu des armes, mais les Allemands les avaient confisquées depuis longtemps. Les tortionnaires n'ont rien voulu entendre. Ils l'ont battu et encore battu. D'une fenêtre du troisième étage, ils l'ont pendu dans le vide en le tenant par les cheveux et lui ont dit : "Sale baron, nous allons te laisser tomber et nous dirons que tu t'es suicidé."

Des armes, il en avait, bien cachées, malgré celles que les Allemands lui avaient confisquées. Sous les coups, les menaces de mort, malgré la douleur et le désespoir, jamais il ne dit rien. De toute façon, s'ils avaient trouvé les armes, ils l'auraient pendu. Foutu pour foutu, tout ce qu'il lui restait et que les communistes ne pouvaient pas lui prendre, c'était son courage, sa dignité, sa fierté.

Sa tuberculose était aggravée par une pleurésie. Il fallait pomper de l'eau hors de ses poumons. Le traitement a été long. De l'hôpital, il a été

envoyé dans un sanatorium. Il était fort, mon père. Petit à petit, il a repris des forces. Au bout de deux ans, à part quelques séquelles, il allait bien. Il est rentré à la maison. Sa seconde épouse l'a soutenu pendant toute sa convalescence. Dès le lendemain de son retour, nous lui avons envoyé un télégramme pour lui annoncer sa libération. Elle a quitté la mine de charbon pour venir à son chevet. C'est elle qui s'en est occupée à l'hôpital.

Bien plus tard, quand le régime s'est un peu adouci, il a obtenu un passeport et a pu venir nous rendre visite, ici en Belgique. Le pauvre, il a fait tout le voyage en train ! Nous avons été le chercher à la gare de Liège. Il est resté deux mois chez nous. Nous lui avons caché toutes nos misères de réfugiés, le mauvais accueil chez la pauvre cousine et nos frustrations. Nous l'avons gâté. Il se contentait de si peu ! Il aimait les bananes. Il en a mangé ! En Hongrie, il n'y avait pas de bananes. Quand nous y retournions, nous en apportions toujours beaucoup, tant elles étaient appréciées de tous. Sa seconde épouse est venue aussi. Pendant les deux mois de son séjour en Belgique, elle a travaillé : Elle est restée au chevet d'une vieille dame et l'a accompagnée jusqu'à son dernier souffle. Ma seconde mère était une femme très gentille et très dévouée.

Elle avait appartenu à la noblesse de haut rang. Les communistes le lui ont bien fait payer. Malgré son instruction, elle a dû travailler dans une mine de charbon. Pour elle, il n'y avait pas d'autre travail. C'était leur façon à eux de détruire la noblesse. Ils pensaient nous "faire tous crever", comme ils disaient, mais personne n'est mort de ces travaux lourds. Tout le monde a tenu le coup, grâce à la force morale.

Ma belle-soeur a été déportée à l'intérieur du pays. C'était la punition la moins sévère. Ce n'était pas la prison, ni le camp de concentration. Dans la grande plaine hongroise, la Puszta, le pouvoir réquisitionnait des chambres chez les paysans et y installait les "déportés". Les fermiers n'étaient pas très contents de devoir accueillir ces indésirables de la ville, mais ils n'avaient pas le choix. Ma belle-soeur adorait la campagne. Elle était enchantée de se retrouver là. Elle a travaillé au kolkhoze comme un

homme. Elle participait à tous les travaux des champs. Son mari, Étienne était emprisonné pour avoir tenté de quitter le pays.

Les déportés n'étaient pas seulement des conjoints de condamnés. Le pouvoir déportait pour un oui ou un non. La politique était de vider Budapest afin d'éviter que des liens ne se créent entre les gens. Il fallait éviter la formation de clans. La moindre association pouvait devenir un mouvement. C'était strictement interdit. Même les réunions de famille étaient interdites, même à la maison ! Tous les gens qui faisaient un tant soit peu peur aux communistes étaient dispersés dans la vaste Puszta. Leur condition n'était pas trop mauvaise. Par contre, ceux qui ont été déportés en Sibérie ont beaucoup souffert. Nombreux sont ceux qui n'en sont jamais revenus. Deux de mes cousins germains y sont restés 8 et 10 ans. Ils sont morts tous les deux de la tuberculose. Ils avaient été victimes de rafles. Comme beaucoup d'autres, la police les avait ramassés dans la rue, comme ça, sans raison ! Il leur fallait des gens pour travailler en Russie, pour remplacer les hommes enrôlés dans l'armée. Ces deux cousins étaient très intelligents. Ils avaient un avenir prometteur. L'aîné lisait un livre par jour. Déjà quand il était enfant, il ne jouait pas avec nous. Il lisait. S'il n'y avait eu le communisme, il serait devenu quelqu'un d'important ! Mais ils l'ont usé avec des travaux manuels harassants. Là-bas, plus encore qu'au pays, la nourriture était de mauvaise qualité et insuffisante. L'espoir faisait cruellement défaut.

Le vrai communisme a commencé en 48 quand tout a été nationalisé. Les propriétaires ont dû quitter leur bien. Les arrestations étaient journalières. Tout le monde devait travailler. Mon mari a appris le métier de maçon, car seuls les travaux manuels trouvaient grâce à leurs yeux. J'ai eu ma fille, puis mon fils. En tant que mère, ils m'ont laissée à la maison. Ma grande occupation était de trouver à manger. Je fabriquais des pâtes, des pâtes de toutes les sortes avec la farine que je trouvais. Il n'y avait pas de graisse, pas de beurre, pas de viande....

Nos anciens ouvriers travaillaient dans le kolkhoze. Ils n'avaient pas le

choix. Ils travaillaient la terre. Par contre, nous ne pouvions pas, car elle nous avait appartenu. C'était comme ça ! Le chef communiste qui habitait la plus grande partie de notre ancienne demeure, rêvait de nous mettre dehors. Il ne supportait pas de nous voir là. Nous n'occupions pourtant que deux pièces, tout au bout, à l'arrière. Chaque fois qu'il le pouvait, il nous faisait des misères. Parfois, la nature fait bien les choses : Nous étions en Belgique depuis peu quand nous avons appris sa mort. Je n'ai pas de honte quand je dis que l'annonce de son décès m'a réjouie.

La révolte était dans les coeurs, bien cachée. Parfois, elle éclatait en étincelle vite et durement réprimée. Beaucoup se suicidaient, comme ce jeune homme en Tchéquie qui s'est immolé par le feu et dont on a parlé ici. La plupart sont morts ignorés du monde.

Le plus dur était l'absence de liberté, l'aliénation de notre situation sociale, certes, mais surtout de nos valeurs morales et culturelles, la destruction des richesses intellectuelles, de notre pensée. Nous étions soumis à l'inculte. En 56, la Hongrie s'est révoltée. C'était beau. Nous avons vécu un moment inoubliable de liberté, de solidarité, de fraternité.

6. En sortir à tout prix

Kamilia :

En 1956, les étudiants avaient déjà été éduqués par les communistes. Pourtant, ce sont eux qui ont lancé la révolution. Malgré les interdictions, ils se sont rassemblés à Budapest devant la statue de Petofi, un poète patriote. Ils ont récité un de ses poèmes interdit. Ce fut une explosion ! Tout Budapest était dans la rue. La foule chantait l'hymne national hongrois, interdit lui aussi. Les soldats hongrois se sont ralliés à la population. Ils ont ouvert les casernes et ont distribué des armes aux civils. Les Russes ont été pris pour cible. Les chars étaient attaqués avec des cocktails Molotov et immobilisés avec de la confiture que des gens étalaient sur la route. Les chars patinaient sur la confiture ! Les soldats russes ont été déstabilisés. Beaucoup d'entre eux se sont ralliés aux Hongrois avec armes, chars et bagages. Finalement, nous avons beaucoup d'armes. Les frontières étaient ouvertes.

Ah, si l'Occident nous avait aidés ! C'était le moment. Ils nous ont laissés dans le pétrin. Oh, ils nous ont aidés, mais à leur façon ! Ils ont envoyé des camions avec de l'ouate, des aspirines et des biscuits, ça, oui. Ce n'était pas cela qu'il nous fallait. Nous avons été très déçus par l'Occident et je le suis encore maintenant. Je n'arrive pas à oublier comment ils nous ont

laissés...

Viktor :

A l'Ouest, les gens n'avaient aucune idée de ce qu'était le communisme, de la misère dans laquelle nous vivions, tant au plan moral que physique. La moitié de l'Europe était asservie. Le monde ne bougeait pas. Staline faisait peur. Pourtant, quand il est mort en 53, nous avons commencé à rêver jusqu'à l'ultime explosion de 56, mais tout espoir était vain. Nous étions les victimes du traité de Yalta. Staline y avait surpassé les autres. Il savait où il voulait aller. Le président américain, Roosevelt était tout à fait sénile. Churchill était un ivrogne. Staline a reçu la moitié de l'Europe. C'est lui qui a gagné la guerre ! Il a vidé l'Europe de l'Est au profit de la Russie.

Kamilia :

Les Russes nous ont fait payer notre révolte ! Ils ont envoyé des nouvelles troupes bien armées, des nouveaux chars, des nouvelles techniques de répression. Ils ont commencé par écraser les Russes déserteurs qu'ils ont systématiquement exécutés, puis ce fut le tour des Hongrois. Les massacres ont été épouvantables. Tous ceux qui avaient participé à la révolution ont été exécutés. Les mineurs ont été enfermés. Les communistes ont attendu leur majorité pour les fusiller.

Par contre, Ils n'avaient pas pu refermer les frontières tout de suite. Beaucoup de gens ont fui. L'Occident avait envoyé des camions de la Croix Rouge. Ils sont repartis chargés de réfugiés, dont beaucoup d'enfants.

Nous aurions bien voulu partir, nous aussi, mais nous n'avions pas de moyens pour aller jusqu'à la frontière. S'ils en avaient eu la possibilité, tous les Hongrois auraient émigré. Le communisme se réinstallait déjà dans toute sa splendeur. Nous n'avions plus le courage d'affronter la sonnette de la peur et tout le reste. Nous avons cherché à partir par tous les moyens. Nous ne pensions plus qu'à cela.

Pendant la révolution, les Hongrois, aidés des soldats russes avaient déminé la frontière et détruit la clôture, mais les autorités soviétiques ont envoyé tellement de renfort que le rideau de fer a été très vite remis en état. La plupart des frontières étaient déjà refermées. Le rideau de fer avait été réparé : C'était des immenses clôtures, très hautes avec des barbelés énormes sous haute tension. Un lièvre qui le touchait, mourait instantanément. La zone était dégagée, le bois de nos belles forêts était coupé, l'herbe était fauchée et le sol jonché de mines. Des miradors dont certains avaient une hauteur de quarante à cinquante mètres, étaient assez proches l'un de l'autre pour assurer une surveillance constante du moindre mètre de frontière. Les Russes y étaient installés avec des mitraillettes. Avec leurs lunettes, à pareille hauteur, ils voyaient très loin et tiraient sur tout ce qui approchait un tant soit peu du rideau de fer. Heureusement, à la frontière yougoslave, il y avait encore des passages possibles. Les Russes n'avaient pas encore eu le temps de les refermer tous. Il nous fallait absolument saisir notre chance, trouver le moyen de nous rendre jusque là sans nous faire repérer.

Kamilia :

Pendant quinze jours, nous avons vraiment cru à la liberté retrouvée. Les soldats russes cantonnés en Hongrie étaient à nos côtés. Nous pensions que le communisme était définitivement fini, que l'esclavage russe était terminé, mais le plus affreux était à venir ! Il est arrivé avec les troupes fraîches envoyées en masse de Moscou. Les massacres ont commencé, sans pitié. Les arrestations se succédaient. Les familles restaient sans nouvelles de leurs proches arrêtés. Il fallait partir.

Le pays était à l'arrêt. Il n'y avait plus de moyen de transport, ni de communication. Le plus jeune de mes beaux-frères est parti en camion avec toute sa famille. C'était un convoi de la Croix Rouge qui retournait vers l'Autriche. Arrivé à la frontière, le chauffeur n'a pas voulu prendre le

risque de passer avec eux. Ils ont dû se débrouiller à pied, comme tous ceux qui avaient pu profiter du convoi. Ma belle-soeur avait donné de puissants somnifères aux enfants avant de descendre du camion, car s'ils avaient pleuré, tout le monde aurait été pris. Les fuyards auraient été exécutés.

Ils ont eu de la chance. Ils sont partis assez tôt, dans le branle-bas général. Le rideau de fer n'avait pas encore été réinstallé. Ils sont passés en Autriche assez facilement. Ils étaient exténués, mais heureux d'être libres et en vie. Un Autrichien leur a offert spontanément gîte et couvert. Ils ont été très bien accueillis. Très vite, une villa a été mise à leur disposition. Ils ont même reçu un peu d'argent. Mon beau-frère a trouvé du travail dans une banque, dans son métier.

Nous avons appris qu'ils étaient passés. Nous aussi, nous voulions partir, mais comment ? Il n'y avait pas de train, pas de bus. Comment pouvions-nous rejoindre la frontière autrichienne ? Avant que nous n'ayons pu trouver la moindre solution, nous apprenions que la frontière était déjà refermée. Il ne fallait plus espérer aller en Autriche.

Mon mari avait effectué des travaux de maçonnerie avec des religieuses. Chassées de leur couvent par les communistes, elles avaient troqué le voile contre des bleus de maçon. Les ouvriers chuchotaient entre eux que c'était des religieuses, mais qu'il ne fallait pas le dire. Les pauvres, elles travaillaient dur. Elles préparaient le mortier et le portaient aux maçons dans des brouettes. Mon mari s'était lié d'amitié avec elles. De temps en temps, ils parlaient discrètement ensemble. C'est ainsi qu'il avait appris que l'une d'elle provenait de la frontière yougoslave.

Une radio clandestine émettait en hongrois depuis l'Occident. Nous l'écoutions en cachette. C'est ainsi que nous avons connaissance des passages encore ouverts vers la Yougoslavie. La nuit, nous nous sommes secrètement rendus chez les religieuses, les collègues de mon mari. Nous avons marché dans la nuit jusqu'au village voisin, où elles habitaient.

Notre projet était de leur demander des informations sur la région frontalière dont elles recevaient régulièrement des nouvelles. Le frère de l'une d'elle habitait une zone qui, heureusement, n'était pas encore refermée. La nuit suivante, ce sont elles qui sont venues jusque chez nous, toujours à pied et en secret. Notre fuite et son organisation ont été décidées cette nuit-là.

Tout a été mis au point : Avec le train qui recommençait à circuler, nous allions pouvoir gagner la région frontalière du sud. Il nous faudrait changer à Budapest. Jusque là, il n'y avait rien à craindre. Après cela, plus nous avancerions vers la frontière, plus cela deviendrait risqué. La religieuse allait nous accompagner jusque chez son frère. Une fois sur place, nous recevions des informations récentes et précises. Afin de ne pas éveiller les soupçons, nous avons décidé d'acheter les billets séparément. Par contre, en cas d'interrogatoire, nous avons mis au point la même version pour tout le monde : Nous allions chez son frère acheter des cochons. Aux autres voyageurs, il fallait également dire ça. A l'approche de la frontière, les contrôles étaient particulièrement sévères. Là, c'était certain : Nous allions être questionnés. Nous devions dire que nous étions de lointains cousins en quête de cochons. Jusque Budapest, nous avons convenu que nous voyagerions séparément, ensuite, nous ferions le trajet ensemble. Les recommandations de la religieuse étaient formelles : Nous ne pouvions prendre aucune valise, même pas une robe, pas de tartines, rien. Le moindre bagage nous rendrait suspects. Nous allions acheter des cochons, nous ne partions pas en voyage !

A la gare, nous avons fait semblant de ne pas nous connaître. Les enfants nous accompagnaient. L'aînée avait sept ans. Le petit avait quatre ans. Nous avons quitté la maison très tôt le matin. Il y avait beaucoup de neige. Nous avons mis les enfants sur le traîneau. Nous les avons tirés sur les cinq kilomètres qui nous séparaient de la gare. Là, nous avons aperçu notre amie, la religieuse, mais nous l'avons ignorée, comme convenu.

A Budapest, nous avons failli rater la correspondance. Les enfants nous

retardaient. Il en a fallu de peu que la religieuse aille seule chez son frère, mais in extremis, nous avons trouvé notre train. Notre amie nous y attendait. Elle nous a bien aidés.

Elle était décontractée. Elle tricotait en bavardant, tout naturellement, alors que nous étions tout de même un peu crispés. Le voyage était long. Il a duré toute la journée. Le train s'est arrêté à la dernière station importante, à une dizaine de kilomètres de la frontière yougoslave. Nous avons été contrôlés par deux éléments de la police politique en uniforme, accompagnés d'un soldat russe et de sa mitrailleuse. Ils passaient scrupuleusement tous les papiers en revue. Chez les communistes, les cartes d'identité, c'était des petits carnets, un peu comme un passeport. Tout y était consigné, y compris la vie professionnelle. Heureusement, ce jour-là, ils n'ont pas vu que mon mari avait perdu son travail après la révolution.

Viktor :

Ils m'avaient mis dehors ! Je n'avais pas le bon pedigree. Il était temps que je m'en aille !

Kamilia :

C'était inscrit sur son carnet. Heureusement, ils ne l'ont pas vu ! Leur inspection a duré un bon moment. Autour de nous, les gardes faisaient descendre la plupart des voyageurs. Nous avons raconté notre histoire. Ils se sont concertés. Un des policiers nous a rendu nos documents d'identité. C'était bon signe. Il s'est éloigné, puis s'est ravisé. Le voilà qu'il revient ! Jésus Maria ! Il nous dit de descendre. Cela signifiait que nous allions être conduits dans des camps de concentration pour tentative de fuite, comme tous ces pauvres gens déjà descendus qui n'avaient pas pu justifier leur voyage. Voilà que c'était notre tour, malgré notre histoire bien ficelée . Nous étions désespérés. La religieuse, très calme lui dit : Mais Monsieur, nous allons chez mon frère. Nous allons acheter des cochons. Il lui

demanda de prouver qu'elle disait vrai. Elle lui suggéra de téléphoner de la gare pour vérifier que son frère habitait bien là où elle disait. C'est ce qu'ils ont fait. Ils ont téléphoné et obtenu confirmation de l'administration communale de Tompa : Le frère en question habitait bien le village où il élevait des cochons. Ouf ! Nous avons été les seuls à avoir pu rester dans le train jusqu'au village frontalier de Tompa. Sans cette religieuse, nous aurions été cuits, bons pour la prison. Grâce à elle, et peut-être aussi grâce au curé de notre paroisse, nous avons pu réussir. Avec les religieuses, le curé était le seul au courant de notre projet de passage à l'Ouest. Il nous a accompagné par des prières et sa messe quotidienne dédiée à saint Joseph, le patron des réfugiés. A la frontière, j'ai pensé aux prières du curé et cela m'a donné du courage.

Viktor :

Quand on a peur, on devient religieux, c'est très humain.

Kamilia :

Nous sommes enfin arrivés à Tompa. Il faisait nuit. Notre amie nous a conduit chez son frère, mais le village était tellement grand et si mal éclairé qu'elle ne trouvait pas la maison. Nous avons peur dans ces rues noires ! Tout d'un coup, un camion est arrivé derrière nous. Nous allions être arrêtés... Deux réservistes hongrois sont descendus du camions en rigolant. Ils nous ont vus bien sûr, mais ils avaient sans mieux à faire que de nous traquer. Ils sont entrés dans une maison. La poitrine palpitante, nous marchions en veillant à ne donner aucun signe extérieur d'excitation. Nous avons pourtant très peur. Notre vie se jouait là. Quoiqu'il arrive, plus rien ne serait plus jamais pareil.

Nous avons fini par trouver la fameuse maison du frère de la religieuse. Sa belle-soeur nous a accueilli par une scène épouvantable. Elle refusait de nous laisser entrer. C'était trop dangereux, disait-elle. Des gens étaient déjà passés par chez eux. Ils avaient été arrêtés à la frontière. La maison

était surveillée. Il n'était pas question de rentrer chez eux. Elle ne voulait pas être pendue.

La religieuse est intervenue. Elle lui a gentiment expliqué que nous n'allions pas rester, mais que nous n'avions rien mangé de toute la journée. Elle lui a demandé juste un peu de pain et un peu de chaleur, car nous avions froid. Nous avons pu entrer.

La providence était là ! Un jeune homme habitait dans la maison. Il était employé communal en qualité d'agronome, un homme au-dessus de tout soupçon, bien intégré dans le système. Il avait en charge les kolkhozes de la région. Il connaissait donc très bien la campagne. Moyennant finance, il a accepté de nous conduire vers la frontière. Il demandait beaucoup. Nous n'avions pas le sou. La religieuse a payé pour nous. Après, longtemps après, nous avons pu la rembourser.

Nous avons mangé, puis nous sommes partis avec le jeune homme. Il n'était pas trop rassuré. Il nous a enjoint de le suivre de loin. De temps en temps, il s'arrêterait et nous attendait un peu. Il nous fallut à nouveau traverser ce long village. J'avais très peur que nous soyons repérés. La nuit, comme ça, avec deux enfants, nous avions vraiment l'air d'une famille en fuite.

Le jeune homme était loin devant nous. Lui aussi avait peur. Il était clair qu'il ne nous serait d'aucun secours en cas de d'interpellation. Il y avait de la neige. Heureusement, car nous avons traversé un cimetière et sa silhouette disparaissait sans cesse entre les monuments. Ses pas dans la neige nous permirent de le suivre.

Après le cimetière, nous avons traversé des champs. Notre guide s'est arrêté et nous a attendu. Il nous a expliqué que nous devons continuer seuls. Nous devons marcher tout droit dans la direction qu'il nous indiquait. Nous devons traverser un bois, puis un champs labouré, puis un bois d'acacia, puis encore un champs. Là, nous allons voir les miradors. Nous devons passer entre deux miradors. Il pensait que la frontière n'était

pas encore surveillée à cet endroit, mais il n'en était pas certain. Lui ne prenait pas le risque d'être tué en allant plus loin.

Il nous souhaita bonne chance et fit demi-tour, sans se retourner. Nous étions seuls dans la nuit noire, dans la neige. Notre petit qui n'avait que quatre ans était assis sur les épaules de Viktor. Notre grande marchait à nos côtés. La plupart du temps, nous la traînions en lui intimant de se taire. La pauvre était fatiguée. Elle comprenait qu'il se passait quelque chose de grave. Les enfants ne pleuraient pas. Notre troisième germait dans mon ventre.

Alors que nous passions devant un petit bosquet, des chiens se sont mis à aboyer. Nous pensions que c'était fini. Nous allions nous faire prendre. La peur au ventre, nous avons continué notre marche. Les chiens ont fini par se taire.

Au loin, nous avons vu les miradors se dessiner dans la blanche étendue. Il n'y avait plus un arbre, rien pour se cacher. Serrés l'un contre l'autre, nous avançons vers la mort ou la liberté. Il s'agissait de passer tout droit entre les deux géants. Nous avançons avec détermination quand, tout à coup, une déflagration nous pétrifia. Une immense lumière s'éleva et éclaira la plaine d'un mirador à l'autre. Mon mari m'a placée dans l'ombre de son corps, pour me protéger. Nous nous sommes blottis l'un contre l'autre en protégeant les enfants de notre mieux. Nous nous attendions à être abattus. Ma fille s'est mise à hurler. Nous n'avons pas pu la faire taire. Le petit regardait la lumière avec intérêt. Elle s'est éteinte doucement. C'était une fusée éclairante, ce que nous appelions, nous les Hongrois, une bougie de Staline. Seuls les cris de notre fille perçaient encore le silence de la nuit. Nous avons continué notre marche entre la mort et l'espoir. A chaque pas, nous reprenions un peu de vigueur.

Tout à coup, dans la nuit blême, nous aperçûmes une silhouette qui avançait dans la neige. Je me suis raidie. Mon mari m'a chuchoté à l'oreille : "N'aie pas peur, celui-là n'est pas un Russe."

Viktor

Les Russes se déplaçaient toujours à deux ou à trois, jamais seuls. Ils avaient bien trop peur !

Kamilia :

L'homme avançait en disant : "ne Boj sa, ne boj sa", ce qui signifie "n'aie pas peur, n'aie pas peur". Il approchait. Ma fille pleurait toujours.

"Yougoslave, Yougoslave", disait-il. C'était un garde frontière yougoslave. "Ne boj sa." Il caressa ma fille. "Ne boj sa, Yougoslave". Il nous a conduit dans un abri et nous y a laissés. Je ne sais pas ce que c'était. C'était une pièce ronde assez petite avec de la paille par terre. Nous étions épuisés. Nous aurions voulu dormir, mais ma fille pleurait. Elle pleurait, la pauvre. Je n'arrivais pas à la consoler.

Elle s'est calmée au lever du jour. D'autres réfugiés sont arrivés, puis d'autres encore. Nous sommes restés là toute la journée, sans rien à manger. Le soir, les Yougoslaves nous ont fait monter dans un camion et nous ont amenés dans un endroit, une salle de gymnastique probablement. Ils ont mis de la paille par terre et nous sommes restés là, toujours sans rien à manger.

Viktor :

Confort total !

Kamilia :

Le lendemain soir, nous avons reçu notre premier repas. C'était des pâtes avec du pavot. C'était bon. On avait faim. On a tout mangé.

Viktor :

C'était bon. Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon !

Kamilia :

Nous n'avions rien mangé depuis deux jours, bien sûr que ce repas nous a semblé bon !

Nous sommes restés là encore trois jours. Ensuite, les Yougoslaves nous ont emmenés à Palic. Il y avait beaucoup de Hongrois dans ce patelin, car cette région avait appartenu à la Hongrie auparavant. Une jeune fille hongroise, habitante de la petite ville, venait régulièrement dans le camp. Elle rendait visite à sa tante enfermée, tout comme nous. J'ai demandé à cette jeune fille de bien vouloir envoyer un télégramme à mon père pour lui dire que nous étions sains et saufs en Yougoslavie. Nous n'avions pas un centime. La jeune fille a accepté d'envoyer le télégramme à ses frais. Mon père l'a reçu et a informé toute la famille, grâce à cette jeune fille inconnue.

De là, les Yougoslaves nous ont mis dans un train et nous ont envoyés dans le sud, près de la frontière bulgare. Nous allions être logés dans des hôtels, disaient-ils. Nous y serions très bien, ils nous emmenaient dans un endroit magnifique.

J'ai insisté auprès des responsables yougoslaves pour qu'ils nous envoient à Belgrade. Nous devions, en effet, nous rendre à l'ambassade belge, car notre cousine résidant en Belgique acceptait de nous prendre en charge chez elle. J'ai beaucoup insisté, mais ils n'ont rien voulu entendre. Ils nous ont emmenés avec tous les autres vers le paradis qu'ils nous réservaient. Nous avons voyagé toute la journée dans un train spécial rempli de réfugiés hongrois.

Avant de rejoindre notre hôtel, nous devions d'abord nous rendre dans une caserne pour prendre un bain. Nous étions tout de même contents de pouvoir enfin nous laver.

Nous sommes arrivés. Les femmes ont été dirigées d'un côté, les hommes d'un autre. Ils nous ont fait déshabiller avant d'entrer dans une immense

salle au plafond richement garni de tuyaux troués. Nous étions nues. Les soldats prenaient plaisir à nous regarder. Ils riaient bruyamment. Je m'en fichais, déjà déformée que j'étais par ma grossesse ! Ils pouvaient rigoler ! J'étais trop contente de pouvoir me laver. Nous avons reçu une serviette pour nous essuyer. Ensuite, nous avons remis nos vêtements.

Ils nous ont conduits en car vers les "hôtels", comme ils disaient. C'était une ancienne caserne. Il n'y avait que des lits serrés les uns contre les autres. Il faisait froid.

Les poêles étaient trop petits. Nous recevions très irrégulièrement du charbon en quantité insuffisante. La nourriture était infecte. Nous mangions dans des réfectoires surpeuplés. Il n'y avait pas de cabinets pour nos besoins et ça, c'était le pis ! Dans une grande salle, il y avait des trous à même le sol bétonné. Un moulage de pieds était incrusté dans le ciment de chaque côté de chaque trou. Il fallait y placer les pieds et s'accroupir pour faire ses besoins dans le trou. Il n'y avait pas de papier pour s'essuyer, pas de savon pour se laver. Cela a duré des mois, jusqu'à ce qu'après avoir protesté jusqu'à la grève, nous ayons obtenu la visite de la Croix-Rouge, un peu de savonnette et quelques petites choses. J'ai demandé des souliers, car j'étais toujours dans mes bottes qui pourrissaient sur moi.

Nous sommes restés là un peu plus de trois mois. Le temps est long quand on est enfermé dans un camp. Nous étions gardés par la police yougoslave. Nous ne pouvions pas sortir. Quelque fois, je m'échappais quand même.

Je voulais vendre ma montre bracelet pour acheter de la nourriture pour mes enfants, car nous étions mal nourris. Nous avions faim. J'ai profité de l'inattention du policier en conversation avec un résident pour me faufiler, tout simplement par la porte. Il y avait là une bonne chose : un ruisseau qui coulait avec de l'eau chaude, entre deux bâtiments de ce qui avait dû être une caserne. D'où nous étions, sur la colline, nous pouvions

apercevoir des villages en bas. Mon plan était de descendre vers un de ces villages pour vendre ma montre.

A l'époque, la Yougoslavie était très pauvre, surtout là, dans le Sud. J'ai entrepris un porte à porte systématique, mais chaque fois, les habitants ne m'ouvraient pas. Ils me faisaient signe de partir. Il avaient reçu des consignes très strictes de leurs autorités qui les enjoignaient de ne pas avoir de relations avec nous, les réfugiés hongrois. Malgré l'hostilité des habitants qui me faisaient signe de m'en aller, j'ai persévéré un peu plus bas dans la vallée. Il y avait une plus grosse ferme. Je ne suis pas du genre à renoncer facilement. Malgré le berger allemand qui montait la garde, je me suis approchée. Ce fut épouvantable. Le chien a sauté vers moi. Il me mordait partout. Heureusement, j'avais ma vieille fourrure, du chat sauvage qui ne me quittait pas depuis la Hongrie. Elle m'avait tenu chaud tout l'hiver. Là, elle a souffert en me protégeant des crocs du chien furieux. Il m'a mordu à la poitrine, mais n'a eu que des poils dans sa gueule, puis pareille au ventre. Ensuite, il m'a mordu la cuisse et j'ai encore la marque, ici. Mon manteau s'était ouvert. Il a su me mordre. J'ai pensé : "Ce chien va me manger." J'ai empoigné son collier et, avec une force que je ne me connaissais pas, je l'ai tenu à distance, à bout de bras. Il aboyait, sautait, bondissait. Je l'ai tenu ainsi pendant un moment, jusqu'à ce que, enfin, une femme sorte de la maison. Après m'avoir fait signe, en vain, de lâcher le chien, elle s'est approchée, a empoigné le collier, m'a délivrée du chien qu'elle a ramené vers la maison. De sa porte, elle aussi m'a fait signe de partir.

Vaincue, je suis partie. J'ai remonté la côte vers la caserne. Je suis rentrée discrètement au camp. J'étais ensanglantée. Quand il m'a vue, mon mari m'a grondée parce que j'avais quitté le camp, alors que c'était interdit. Je suis rentrée avec la montre, sans nourriture. J'étais déçue, mais tout de même fière d'avoir osé tout cela pour eux.

Viktor:

Il y a eu aussi l'épisode de la poule !

Kamilia :

Ah, oui ! Quelle histoire !

Il y avait une famille tzigane internée avec nous. Eux aussi étaient des réfugiés. "Des réfugiés politiques", disaient-ils fièrement. Ils étaient de vrais bohémiens, avec beaucoup d'enfants. Tout comme moi, ils sont sortis du camp, mais eux ne sont pas rentrés bredouilles ! Ils avaient « trouvé » une poule. Ils sont rentrés dans le camps, avec la poule, par la grande porte. L'agent de police a laissé faire. La Tzigane est allée dans la cuisine. Elle a préparé la poule et a demandé à ceux qui travaillaient là de la cuire pour eux. La police a laissé faire et a autorisé les cuisinières à cuire la poule.

Comme pour chaque repas, nous étions attablé au réfectoire sous la surveillance d'un policier. Celui-ci a fait signe à la Tzigane d'aller cher sa poule. Tout le monde protestait, criant à l'injustice. Pas démontée du tout, la femme est revenue de la cuisine avec sa poule sur un plateau. Le policier le lui a repris des mains et l'a reporté dans la cuisine. La salle a applaudi. La poule cuite était confisquée. Tout le monde était content. Les Tziganes juraient et pestaient.

Nous avons mangé notre maigre repas sans viande, puis chacun a regagné les chambres. J'ai dit à mon mari : "Vas-y. Moi, j'attends que tout le monde soit monté, puis j'irai à la cuisine. La poule y est peut être encore." Mon mari se fâche : "Mais non ! Qu'est-ce que tu penses ! Les cuisinières ont déjà mangé la poule ! Tu ne penses qu'à faire des choses illégales. Je n'aime pas ça." Il monte avec les enfants. Têtue, je ne le suis pas. Je vais dans la cuisine. Le personnel était justement à table. Il venait de commencer à manger la poule. Je me suis approchée et leur ai demandé une cuisse pour mes deux enfants. Il m'ont donné la cuisse avec

la patte. Je suis fièrement montée avec cette cuisse. Les enfants l'ont dévorée. J'avais été mordue. J'en ressentais encore une vive douleur, mais j'avais pu donner un peu de viande à mes enfants. J'étais contente.

C'est terrible, quand on a faim ! Dans ce camp, Il y avait souvent des disputes pour un simple morceau de pain. Quand les gens ont faim, ils deviennent agressifs.

Outre la nourriture insuffisante, nous avons un gros souci : La Yougoslavie étant communiste, elle aussi, nous avons peur que les autorités ne nous expulsent vers la Hongrie. Nous ne nous sentions donc pas en sécurité. Heureusement, les Yougoslaves aimaient l'argent que l'ONU leur donnait pour notre subsistance. Ils recevaient par personne bien plus que ce que nous leur coûtions, d'autant plus que nous manquions de tout. Nous ne recevions même pas de savon, ni de papier toilette, rien. De la Croix-Rouge, nous avons reçu quelques vieux vêtements. Moi, tout ce que j'ai eu, c'est une paire de souliers usagers. Ils étaient trop grands, mais j'ai été contente de les recevoir, de pouvoir enfin quitter mes bottes en caoutchouc, d'autant plus que le printemps arrivait.

Viktor :

Un jour béni, les autorités sont venues nous trouver dans notre camp de réfugiés pour nous signifier notre libération. Nos papiers étaient en règle. Nous pouvions quitter le camp. Nous devions aller à Belgrade. Nous n'avions pas à nous inquiéter : Tout était organisé.

Un policier nous a escortés jusqu'à la gare. Il est monté avec nous dans le train et nous a accompagné jusqu'à Belgrade. Il avait réservé un compartiment rien que pour nous. Il s'est allongé sur une des deux banquettes et a dormi toute la nuit. Nous, c'est à dire ma femme, les enfants et moi, sommes restés assis sur l'autre banquette, sans même pouvoir allonger un peu les enfants de tout le voyage.

A Belgrade, il nous a accompagnés jusqu'au bureau de l'ONU et là, il nous a laissés. Ma cousine avait obtenu de la Belgique un permis de séjour, un permis de travail et tous les papiers nécessaires. Tout ce dossier avait été transmis à l'ONU, avec de l'argent qu'elle nous envoyait pour le train et un peu plus qu'on nous remis. Le soir même, nous sommes rentrés dans un petit restaurant et nous avons mangé jusque par-dessus le gosier, tant nous étions affamés.

Il nous restait quelques formalités à accomplir avant de pouvoir prendre le train vers la Belgique. Nous avons été installés dans une maison. C'était assez confortable. Nous étions libres de circuler. Nous en avons profité pour visiter la vieille ville.

Le moins agréable fut d'aller chercher les passeports pour pouvoir voyager. Je me suis rendu à l'adresse indiquée par l'employé de l'ONU. J'ai attendu presque toute la matinée dans une file qui ne cessait de s'allonger. Enfin, je me suis retrouvé face à un guichet, une toute petite fenêtre. Je devais me pencher pour parler à l'employée. Cette dernière était pressée, derrière moi, quarante personnes attendaient. Elle me tendit donc les formulaires et me dit de les remplir moi-même. Mais là, c'était trop. Non seulement, je risquais tout de même de me tromper, mais en plus, il me faudrait à nouveau attendre mon tour après ces quarante personnes. Non ! C'était trop. J'attendais dans la file depuis des heures. Je lui présentais tous les documents requis. C'était à elle de remplir les formulaires, pas à moi. Au terme d'une discussion infructueuse, je lui ai dit tout simplement : "S'il vous plaît, faites-le". Et elle l'a fait.

Quand l'employée a vu le nom de mon épouse, son visage s'est éclairé. "Votre femme a-t-elle fait des études à Notre Dame de Sion ?", me demanda-t-elle. "Oui, bien sûr" lui répondis-je.

Kamilia :

C'était une de mes amies de pension. Nous étions dans la même classe. C'était une Hongroise qui vivait là-bas en Yougoslavie. Auparavant sa

famille possédait une grande propriété qui a été nationalisée aussi. Elle a trouvé du travail dans un bureau de l'ONU grâce à sa connaissance des langues. En Yougoslavie, le système communiste était moins rigide qu'en Hongrie. Les anciens nobles, les anciens riches pouvaient trouver un travail décent en fonction de leurs capacités. C'était plus juste.

Après son travail, elle est venue nous rendre visite. Elle nous a apporté des oranges et du chocolat. Oh que c'était bon ! Les enfants se sont régalés.

Nous avons nos passeport, nos permis, les tickets de train. Nous sommes partis pour le grand voyage vers l'Occident. La frontière n'était pas très loin. Déjà nous étions en Autriche.

Viktor :

Mon frère vivait à Vienne. Nous ne pouvions tout de même pas passer si près de lui sans le voir, lui et sa famille !

Normalement, nous ne pouvions pas scinder notre voyage. Avec nos tickets, les haltes n'étaient pas permises, mais nous avons tout de même fait étape en Autriche. Nous sommes allés voir mon frère. Nous avons dormi chez lui et le lendemain, nous avons repris le train. Personne ne nous a inquiétés. Nous étions en Occident !

Nous aurions aimé rester en Autriche, mais ce n'était pas possible. Il y avait déjà trop de réfugiés. Les autorités n'acceptaient plus personne. La cousine de Kamilia nous offrait une possibilité de nous installer en Belgique.

7. Belgique, terre d'asile

Kamilia :

Quand nous sommes arrivés à la gare de Gand, ma cousine attendait le train. Mon beau-frère lui avait téléphoné pour lui annoncer notre arrivée. Elle était très contente de nous voir, de faire connaissance avec les enfants.

Elle était venue nous chercher avec une vieille voiture, une Peugeot rouillée de partout. J'ai été très étonnée. J'ai pensé : "Tiens, voici des gens riches ici, ils ont une vieille voiture, un vieux bazar." J'avais imaginé qu'elle viendrait avec une belle voiture. J'ai commencé à comprendre qu'elle avait, elle aussi, tout perdu là-bas, en Hongrie. Elle n'avait plus aucun argent à elle. Mais nous n'avions encore rien vu !

Alors que nous déjeunions, son mari nous a dit que l'ovomaltine était pour ses enfants à lui. Nous ne pouvions pas y toucher, nous qui étions affamés. Sa fille nous a dit que le miel qui était à table, nous ne pouvions pas en manger non plus, car il était pour son père, pour sa santé à lui. Finalement, on ne pouvait toucher à rien. On mangeait des tartines avec du café. Les enfants, les miens, voulaient avoir de l'ovomaltine aussi, bien sûr. Ils étaient petits.

Pourtant, le mari de ma cousine était riche. Il avait des domestiques : un couple autrichien. La femme faisait la cuisine et nettoyait. Des braves gens, ceux-là ! Ce sont eux qui nous ont dit : "Oh ! Monsieur, allez travailler le plus vite possible, sinon Monsieur va être fâché parce que vous ne faites rien. Il y a beaucoup d'horticulteurs par ici."

Affamés, épuisés comme nous l'étions, nous qui venions de la Hongrie, du camp de la Yougoslavie, il nous fallait travailler tout de suite pour ne pas qu'il rouspète. Mon mari s'est mis en route et a trouvé du travail.

Dès que nous avons reçu un peu d'argent, notre premier achat fut un peu de chocolat pour les enfants. En Hongrie, pendant le communisme, il n'y avait pas de chocolat. Nous avons acheté des choses à manger pour nos enfants, car chez ma cousine, nous ne pouvions pas manger de tout.

La mentalité occidentale nous interloquait. Nos hôtes semblaient très riches. Ils vivaient dans une belle propriété. Les beaux parents de ma cousine vivaient là, eux aussi, dans le gros château, alors que le jeune couple occupait les dépendances richement aménagées. C'était une belle propriété, avec un parc immense. Je ne comprenais pas bien la mesquinerie pour du miel ou de l'ovomaltine.

La belle-mère était épouvantable. Elle rendait visite à sa belle fille avec gants et chapeau. J'aurais voulu lui donner un coup de pied, moi à cette femme là. Ma pauvre cousine a beaucoup souffert dans cette famille. Elle ne pouvait jamais dire un mot. Son avis ne comptait pas, en rien. Nous étions très déçus. Nous avons imaginé l'Occident autrement.

Dans le parc immense, un lac séparait le grand château de la belle-mère du petit qu'occupait ma cousine. La pauvre voulait planter des noyers dans sa partie de jardin. Mais sa belle-mère et son mari s'y sont opposés : "Mais pas question ! C'est de la folie ! En Belgique, il n'y a pas de noix ! Ce n'est pas la Hongrie, ici." Ma chère cousine ne pouvait rien entreprendre, jamais rien. Elle était tout le temps écrasée. Elle a beaucoup souffert. Quel malheur de se marier comme ça !

Elle était née comtesse. Ses parents avaient été très riches. Elle a beaucoup voyagé avec eux. Elle a rencontré son mari, ici à Ostende, bien avant la guerre. C'est là qu'ils ont fait connaissance. Par après, il courrait tout le temps en Hongrie et lui faisait une cour assidue. Au début, elle ne voulait pas l'épouser. Il rendait visite sans relâche. Par l'ambassadeur de Belgique à Budapest, il organisait des fêtes et tout de sorte de bazars en Hongrie. Elle était chaque fois invitée et toujours la femme d'honneur. Il a tant couru après elle que pour finir, elle l'a épousé, sans connaître la famille. C'était en 1938. Elle était riche. C'était une jeune fille très convoitée. Après la guerre, toute sa fortune a été nationalisée par les communistes. Elle a tout perdu. Elle n'avait plus un centime à elle, rien.

Nous sommes arrivés là début mai, en 1957. Nous avons séjourné près de quatre mois dans le camp yougoslave, sans rien pour nous changer. Nous n'avions pas de pyjama, pas de robe de nuit, pas de linge de rechange. On dormait comme on était. On enlevait les vêtements d'au-dessus et on gardait le dessous. Quand nous sommes arrivés ici, Nous n'avons rien reçu, pas de pyjama, pas de robe de nuit, pas de linge. Personne ne nous a rien proposé et nous n'avons rien demandé. Nous sommes allés dormir comme dans le camp. Et moi, j'élargissais ma robe à la fermeture, au fur et à mesure que la grossesse avançait.

Après une semaine, toute gênée, ma pauvre cousine est venue dans notre chambre et m'a demandé : "Tu sais, ma chère, tu devrais nous dire si tu as besoin de quelque chose parce que moi, je ne sais pas. C'est tellement difficile. Qu'est-ce qu'il te faudrait ? Est-ce que je peux t'aider ?" J'ai demandé des chemises de nuits. Elle m'a prêté une de ses robes de nuit et un pyjama de son mari. "Prêté", pas donné ! J'ai tout compris alors. Je m'étais dit : "Si elle ne peut même pas nous acheter une vulgaire robe de nuit, c'est qu'elle n'a rien." Son mari ne lui donnait pas d'argent. Elle n'avait pas un centime à elle dans cette maison.

Viktor :

Il y avait cependant des gens généreux dans les environs ! La rumeur avait circulé que des Hongrois venaient d'arriver sans aucun bagage, sans rien. Je travaillais depuis quelques jours quand un type m'a fait appeler. D'après ses vêtements et sa grosse voiture clinquante, il devait être très riche. Bien évidemment, je ne le connaissais pas. Il me remit un paquet en disant : "Voici pour vous." Je n'ai pas eu le temps de le remercier. Il était déjà parti. J'ai ouvert le paquet : C'était un smoking ! Qu'allais-je donc bien pouvoir faire de ce vêtement tout à fait inutile pour moi ? Les gens riches n'avaient aucune idée de ce qu'est la condition d'un réfugié démuné. Ils ne connaissent pas les valeurs et les nécessités.

Kamilia :

Nous avons ri de cela, comme du reste, car nous avons tout de même apporté quelque chose de Hongrie : notre humour que nous partageons mon mari et moi et qui nous a permis de supporter bien des misères et des humiliations.

Viktor :

Pour ma part, j'ai pu m'évader assez vite de la proximité de la belle-mère et de son fils. La cuisinière autrichienne était très brave et très gentille avec nous. Elle avait des connaissances dans le village. Elle me trouva du travail chez un horticulteur. J'étais payé chaque semaine, honnêtement. Je ne me rappelle plus la somme, mais c'était honnête. Je me rendais au travail sur une bicyclette prêtée par la brave cuisinière. J'y étais en cinq minutes.

Mon patron était spécialisé dans la culture florale. Les gens venaient lui acheter des fleurs. Un jour, une grosse voiture américaine nous a amené une riche cliente que j'étais très fier de servir. Elle a payé le patron puis est repartie dans son magnifique véhicule. Le lendemain, la même voiture arrive à nouveau. Je me disais : "La voilà qui revient encore acheter des

fleurs." Mais non, elle s'était déplacée pour me ramener deux paquets de cigarettes ! C'était gentil. J'étais très fier, d'autant plus que c'était une jeune femme ! Les cigarettes étaient anglaises, je crois.

Le mari de la cousine était très pressé de nous voir déguerpir. Il mit une annonce à notre insu dans La Libre. Elle était brève : "Réfugié hongrois cherche travail." Ni plus, ni moins. Nous reçûmes une seule réponse, d'un fermier. Il est venu parler avec nous. Il lui fallait un domestique de ferme. Il nous a proposé un engagement. Vu que c'était la seule réponse à l'annonce, pour toute la Belgique, nous avons accepté tout de suite.

Kamilia :

Mon mari est parti avec notre fils qui avait trois ans et s'est déjà installé chez Le fermier, tandis que je restais chez ma cousine avec mon aînée en attendant l'accouchement. C'est donc grâce au fermier que nous sommes venus ici, en Wallonie, pour travailler comme domestique de ferme.

Ma seconde fille est née le 16 juin. C'était un dimanche, tôt le matin. Je n'en pouvais plus de douleurs, j'ai été obligée de réveiller ma pauvre cousine. À cette époque de l'année, les jours sont longs. Il faisait déjà clair. Le soleil inondait la maison. J'ai dit à ma cousine : " Il faut aller à la clinique, car maintenant, l'enfant va naître, je n'en peux plus." La pauvre était toute contente. Elle dit : "Un enfant du dimanche, c'est du bonheur !" Elle s'est vite habillée, a trouvé ses clefs et nous étions parties. En sortant de la propriété, quelle ne fut pas notre surprise de rencontrer le jardinier avec son vélo chargé de grands paniers de légumes. Il allait les vendre au marché ! Oh, le filou ! Il s'était plaint à la belle-mère de ce que nous consommions trop de légumes, au point que ma cousine allait en acheter en ville ! Mais elle ne voulait pas dénoncer le voleur, car le jardinier, c'était le « saint homme » de la belle-mère. Elle l'aurait cru, lui, plutôt que sa belle-fille.

Après l'accouchement, je suis restée dix jours à la clinique. Ensuite ma cousine est venue me chercher et m'a amenée avec mon nouveau bébé à

la ferme de Sanzinne où mon mari était déjà avec le petit. Dix jours, c'était un peu tôt pour prendre mes nouvelles fonctions.

Viktor :

D'autant plus que nous n'étions pas encore très bien installés. J'avais fait mon possible pour préparer l'arrivée de ma femme et du bébé, mais je n'avais pas pu grand chose. Heureusement, nous avons trouvé des religieuses qui ont accepté de prendre en charge notre aînée. Elle était en âge scolaire. Nous souhaitions pour elle une bonne éducation.

Kamilia :

Nous ne nous sommes pas séparé d'elle de gaieté de coeur, mais nous pensions que c'était la meilleure solution pour elle. Elle avait besoin de stabilité, ce que nous ne pouvions pas lui offrir à ce moment-là. Elle était déjà grande.

Nous avons habité à la ferme, en haut, à l'étage. Nous avons deux chambres, mais pas de meubles. Les fermiers nous ont prêté des meubles. Il y avait une cuisine aussi, mais il n'y avait pas d'eau en haut. Je descendais pour laver les langes de la petite. Je devais laver tout à la main, car je n'avais pas de machine à laver. Un peu plus tard, la fermière m'a montré une vieille machine en bas. Elle m'a été bien utile, surtout pour laver les langes. C'était un soulagement !

Les fermiers étaient très gentils avec nous. Ce sont de très braves gens. Nous étions payés, je crois que c'était quatre mille francs par mois. Quatre ou cinq mille, je ne me souviens plus. Ils nous donnaient du beurre aussi, toutes les semaines et du lait. Nous étions bien en quelque sorte... Mais le fermier qui était gentil comme tout, l'a dit lui-même : Ce travail ne nous convenait pas. C'était trop dur pour nous. Il avait raison. Nous n'avions pas l'habitude des rudes besognes dans les étables et aux champs. Nous ne nous y prenions pas bien.

Chaque matin, je travaillais à la laiterie, une belle laiterie ! Ils avaient une trentaine de vaches, de très bonnes laitières. Je nettoyais la laiterie, toutes les cruches gluantes et tout le matériel du même genre. Chaque pièce de l'écrémeuse devait être parfaitement propre. Il fallait commencer par enlever avec le doigt une espèce de boue blanche, grasse et collante qui recouvrait l'intérieur du mécanisme. Ce nectar de lait me soulevait le coeur. Par contre, le chat s'en régala.

Nous sommes restés quelques mois chez ces fermiers. Puis le "docteur" nous a engagés. Il nous a déménagés avec sa Jeep.

Viktor :

Moi, le matin, je sortais les vaches, je nettoyais l'étable. J'ai aidé à la fenaison pour ramasser le foin, mais je n'étais pas très adroit.

Nous sommes restés deux mois à la ferme. Suite à cette fameuse annonce, "Réfugié hongrois cherche travail", un autre monsieur s'est manifesté un peu plus tard. C'était un docteur bruxellois, retiré à la campagne. Pensionné assez jeune, il gérait une société de chasse. Il avait téléphoné chez ma cousine qui lui donna l'adresse de la ferme de Sanzinne, où nous étions. C'était tout près de chez lui. Il louait le droit de chasse dans des forêts du domaine royal à Vers Custinne. Il avait une villa, là au-dessus, à Vers. La Tige de Vers, ça s'appelait. Il est venu nous trouver à la ferme de Sanzinne. Nous étions tout contents qu'il nous propose un travail de garde-chasse. Nous avons donc tout de suite accepté ce poste qui nous convenait mieux. Nous avons quitté les fermiers, un peu à regret, car c'était une famille honnête, avec des enfants bien éduqués. Ils ont été très gentils avec nous. Je me sentais à la maison chez eux. Nous sommes encore aujourd'hui en bonne amitié.

Kamilia :

Le château d'Ardenne était près de cette ferme de Sanzinne. Il y avait là, il y a encore un golf. A l'époque, le roi Léopold et la princesse Liliane y

venait jouer de belles parties. J'allais secrètement les regarder. C'était ma grande distraction. Il y avait une chapelle aussi. On y disait la messe tous les dimanches. J'allais souvent à la messe. Oui, nous nous sentions bien à Sanzinne. Malheureusement, le travail ne nous convenait pas vraiment.

Avec l'aide du docteur et de sa Jeep, nous avons donc déménagé à la Tige de Vers, chez le docteur. Nous avons pu emporter un meuble de cuisine, un blanc que j'ai encore maintenant. Le docteur nous a aussi prêté des meubles et nous avons habité dans ce que nous avons appelé « notre trou ». Nous appelions ainsi notre logis, car, tapi au fond d'une grange, l'appartement était vraiment très petit.

Mon mari était très heureux d'avoir trouvé ce poste de garde-chasse, surtout après le travail à la ferme qu'il n'aimait pas plus que moi, même si les fermiers étaient très gentils avec nous.

Chaque matin, il partait avec son fusil, un peu comme dans sa Hongrie d'antan. Pour lui, le travail était plus facile et correspondait bien mieux à ses aptitudes : Il connaissait bien la nature, le gibier, la forêt. Il était dans son élément. Le métier n'avait pas de secret pour lui qui avait été un chasseur émérite.

Nous sommes restés là-bas trois ans. Nous étions assez malheureux parce que le docteur était un homme malhonnête. Il nous mentait sans cesse. Il nous roulait. Mon mari lui tenait tête. L'ambiance n'était pas très bonne., mais nous tenions bon.

A peine installés chez le docteur, nous avons reçu la visite du garde forestier nous. C'était un homme courtois et agréable. Il nous a questionné sur notre parcours. Nous lui avons raconté pourquoi et comment nous étions arrivés en Belgique. A la fin, il nous a expliqué qu'il connaissait un baron qui s'intéressait à nous et qui voulaient savoir ce que nous valions. Il voulait savoir qui était le successeur de son ami maquisard qui occupait le poste avant nous. Bien sûr, nous avons accepté de rencontrer ce baron. Nous étions aussi très intéressés de savoir qui était ce prédécesseur,

héros de la résistance.

Le forestier a fait son rapport. Deux jours après, nous recevions la visite du baron. Il avait une voiture sport, une Porsche. Il était accompagné de sa femme. Il s'est présenté et nous a expliqué qu'il s'était intéressé à nous parce qu'il connaissait très bien notre prédécesseur. Suite aux informations rapportées par le forestier, il avait eu envie de nous rencontrer. Il nous offrit une radio. C'était une vieille radio, mais nous étions très contents, car elle allait mettre un peu de vie dans notre trou avec la musique et allions enfin pouvoir suivre les nouvelles. Un peu plus tard, il nous a apporté une machine à laver. Là, j'étais vraiment contente, car j'avais des langes à laver. Ma petite n'avait que quelques mois seulement.

Le baron venait presque tous les soirs. Lui, le forestier, l'ancien garde et d'autres avaient fait partie d'une équipe de résistants opiniâtres dont il était le commandant. Il racontait les histoires du maquis. Il connaissait tous les recoins de la forêt où mon mari était garde-chasse. Tous les soirs, parfois jusque deux heures, nous avions droit au récit des exploits de la résistance. Il apportait des conserves que nous mangions ensemble. Il nous écoutait aussi. Il s'intéressait à la guerre de l'Est, au communisme et aux nationalisations. Il comprenait notre situation. Il était vraiment très gentil.

Il nous a aussi raconté comment notre prédécesseur avait braqué le patron avec son fusil : L'ancien maquisard n'a pas supporté une insulte. Son sang de résistant n'a fait qu'un tour. Le baron a fait dans sa culotte. Voilà, c'est tout. C'est ainsi que la place de garde-chasse a été libérée et c'est alors que nous sommes arrivés.

Il venait presque chaque soir. A tel point que cela intriguait notre patron, le docteur de Bruxelles. Sans vergogne, il nous interrogeait : "Qui est-ce donc celui-là qui vient chaque jour chez vous ? Pourquoi vient-il ? Que veut-il ?" Sans doute était-il jaloux de l'intérêt que le baron portait à son

garde-chasse ?

Mais le baron connaissait très bien le docteur. Par notre prédécesseur, il avait appris tous les détails de sa malhonnêteté et de son caractère insupportable. Quant à sa femme, il savait qu'elle prenait plaisir à donner sans cesse des ordres, le plus souvent contradictoires. Il nous croyait quand nous lui racontions comment nous étions amenés à toujours devoir tout changer, même l'emplacement de notre corde à linge, très régulièrement.

Avec elle, ce qui était correct hier ne l'était plus aujourd'hui. Tous les arguments étaient bons à justifier les ordres les plus stupides. Par exemple : Ils étaient notoirement tous les deux anti royalistes, par contre, elle prétendait que je ne pouvais pas mettre sécher les langes dans le fond du jardin sous prétexte que le roi, qui était à Ciergnon, se promenait tous les jours sur le chemin et que ce n'était pas une vue digne d'un roi. Le roi était peut-être à Ciergnon, mais il ne se promenait jamais sur ce chemin. Elle disait cela seulement pour m'embêter parce qu'elle connaissait mon respect pour le roi. Elle prenait plaisir à embêter les gens. C'était une sorcière épouvantable. Elle était très riche, elle aussi. Son père avait une usine, une fabrique de médicaments. C'est son père qui avait inventé l'emplâtre de thermogène. Ils sont devenus riches avec ça. C'était la grande mode alors. Si on avait un rhumatisme, on mettait l'emplâtre de thermogène. Ils sont devenus très riches. Elle était une vraie "nouveau riche". Elle était épouvantable. Jamais rien n'était bon. Elle criait toujours. Elle criait comme une folle. Elle était insupportable et grossière. Le baron savait combien ils étaient insupportables tous les deux. Il nous comprenait. Ses visites nous réchauffaient le cœur.

Viktor :

Le docteur était malhonnête et il mentait. Même pour deux sous, il mentait. Sans vergogne, je le lui disais : "Ce que vous dites là, maintenant, c'est du mensonge." Pour finir, il ne mentait plus avec moi. Je l'ai dressé.

C'était un vieux monsieur. Il avait 74 ou 75 ans, pourtant, je lui ai tenu tête. Il était tellement content de mon travail que, quand je l'ai quitté, il a pleuré. Quand c'est possible, Il faut tenir tête à la bêtise ! Même si ce n'est pas sans risque, c'est bien plus productif qu'un servile acquiescement.

Le docteur avait tout de même une grande satisfaction : Avec moi pour garde chasse, il avait plus de gibier, car non seulement, je connaissais bien mon métier, mais, de surcroît, je ne le braconnais pas et ça, il n'y était pas habitué. Il était tellement mal aimé dans la région qu'il ne gardait aucun garde-chasse correct. Le braconnage devenait aussi une vengeance. Cet homme et sa femme étaient très désagréables, mais surtout, ils étaient vexants, hautains, méprisants. De surcroît, le docteur était radin. Certains se payaient en nature. Ce n'était pas mon genre. Par je savais me faire respecter. J'en avais vu bien d'autres !

Nous n'étions pas très bien installés, une fois de plus. Notre « trou » n'était pas très commode. C'était loin d'être un logement agréable. En dehors du meuble donné par le fermier, nous n'avions qu'une vieille table de cuisine, une table que la femme du Baron nous avait envoyée. Ils nous avaient aussi acheté un vieux poêle. Nous n'avions rien. Nous étions tout de même contents d'avoir un toit au-dessus de nos têtes !

Le docteur nous payait 4 mille francs par mois. C'était moins qu'à la ferme car nous ne recevions ni lait, ni beurre. Peu de temps après notre arrivée, Il m'a augmenté à 5 mille francs. J'ai appris par après, par un de ses associés, que ce n'était pas lui qui m'avait augmenté, mais la société de chasse. Lui me faisait croire qu'il me payait de sa poche. Il mentait tout le temps.

C'était une très belle chasse. Il y avait beaucoup de gibier. Il m'a dit que comme directeur de chasse, je pouvais tirer les sangliers, comme tous les mordants.

Je suis resté chez lui plus longtemps que mes prédécesseurs qui, en général, ne restaient que quelques mois, tellement le docteur, sa femme

et les conditions étaient insupportables. Nous sommes restés là trois ans.

J'ai tiré douze sangliers. La moitié de tout ce que je tirais lui revenait. L'autre moitié était pour moi. Le plus vexant pour nous, c'est qu'il pensait que nous braconnions, que nous vendions le gibier au marchand de légumes, derrière son dos. A l'époque, le marchand de légumes venait à domicile. Nous étions loin des magasins. Nous n'avions pas de voiture, rien du tout. Il pensait que nous vendions du gibier en cachette. Il avait tellement peu confiance que chaque fois que le marchand de légumes arrivait, dès que ma femme avait acheté ses légumes, il se montrait et avait le culot de monter dans la camionnette du marchand. Il regardait derrière les caisses et partout pour voir s'il n'y avait pas du gibier caché. Une fois j'étais là. Je lui ai dit : "Vous n'avez rien trouvé ? Cela m'étonne. C'est, il me semble, très bien caché !" Il n'avait pas confiance. Mais nous ne lui avons jamais caché une seule pièce de gibier. J'étais assez honnête pour être garde chasse, si je peux dire.

En compensation, j'ai eu la chance de faire la connaissance du Baron. Nous sommes restés en bonne amitié. Le baron venait très souvent passer des soirées dans notre pauvre trou. Il nous a donné des tas de choses. Il nous a acheté un poêle, nous a donné une vieille radio. Nous avons ainsi un peu de musique et une communication avec l'extérieur, ce que nous n'avions pas avant. Il nous a acheté une machine à laver. Il nous a donné des beaux cadeaux. Il venait presque tous les jours. Il aimait parler de la chasse avec moi. Notre amitié est ainsi née par la chasse. Il nous racontait la guerre, tout ce qui s'était passé dans la région, les faits des maquisards, l'histoire de ces bois même où j'étais garde-chasse.

Kamilia :

Je ne sais pas combien il y avait de maquisards. Le chef, c'était le forestier du domaine royal. Il venait souvent chez nous. C'est lui qui avait averti le Baron de notre installation sur « leurs terres ». C'est aussi le forestier qui m'a donné des tas d'adresses de la noblesse de la région. J'ai écrit un peu

partout, parce que nous ne voulions pas rester là chez ce vieux, ce menteur dont la femme était une sorcière. J'ai écrit en français un peu partout, à toute la noblesse, à tous les propriétaires. Je n'ai jamais eu de réponse pour aucun emploi, pour aucune aide quelle qu'elle soit.

Viktor :

Nous sommes donc restés chez le docteur. Il le fallait bien !

Il s'en passait des choses ! Toutes plus comiques les unes que les autres. Le patron mentait tout le temps. Je lui prouvais qu'il mentait. Il était tellement étonné de voir ses mensonges démontés qu'un jour, il me dit : "Mais vous êtes comme le bon Dieu, vous. On ne peut rien vous cacher !"

Kamilia :

C'était pourtant un grand athée ! A l'enterrement de son jardinier, à Houyet, il n'a pas mis les pieds à l'église. Il était comme ça. Comme nous l'avait dit le fermier, ce n'était pas un "Monsieur", c'était un "Docteur" ! Dans la région, personne ne souhaitait travailler pour lui. Partout, dans les villages environnants, personne ne consentait à leur vendre des oeufs, ni à lui, ni à sa femme, tellement ils étaient détestés partout. Jamais personne ne leur a vendu un oeuf.

Viktor :

Pour les battues, il a été obligé d'augmenter le salaire des traqueurs, car plus personne ne voulait traquer pour lui. Il a donc promis quatre-vingts francs par journée au lieu des soixante qu'il payait habituellement. Mais, encore une fois, il n'a pas tenu sa promesse : A la fin de la journée, il les a payés 60 francs. A la battue suivante, un peu plus tard, il avait invité ses amis, des pareils à lui. Les traqueurs étaient là, tous présents au poste. Quand il a sonné le début de la chasse, personne n'a bougé. Il sonnait, sonnait. La battue ne commençait pas ! J'étais en ligne avec les traqueurs. Je ne riais pas, car une journée de battue représentait le résultat de mon

travail de toute l'année. J'ai tout de suite compris les motivations des traqueurs. Au bout de quinze minutes de vaines sonneries, le patron accourut vers nous en s'égosillant : "Quand je donne l'ordre, pourquoi ne bougez-vous pas ?" Je lui répondis : "Vous ne tenez pas vos promesses. Voilà pourquoi ils ne bougent pas. Si, la dernière fois, vous leur aviez donné les 80 francs promis, nous n'en serions pas là !" Il a tout de suite promis de donner, le soir même, 80 francs par personne. J'ai donc proposé aux traqueurs d'essayer. "Peut-être, cette fois dit-il la vérité ! Peut-être aurez-vous les 80 francs ? On verra le soir. Moi, je ne peux rien en dire." On a chassé toute la journée et le soir, il a payé à 80. Mais son coeur a saigné, je crois.

On était de nouveau déçu d'avoir un patron pareil. Heureusement, nous avons très vite eu quelques très bons amis qui venaient nous voir dans ce trou qui nous servait de logement.

Nous n'avions pas de voiture, aucun moyen de transport. Houyet était tellement loin. Comment faire les courses ? Quelques marchands passaient de temps en temps. A l'époque, il y avait des commerces ambulants qui desservaient ainsi la campagne, fort heureusement. Il me fallait des légumes. Ceux du marchand coûtaient cher. Nos moyens ne nous permettaient pas d'acheter tout ce qu'il aurait fallu. Un jardin nous aurait été très profitable, mais nous n'en avons pas. J'ai donc demandé à Madame de pouvoir disposer d'un petit morceau de terrain. Les patrons avaient un immense jardin, une grande villa, une grange et au bout de la grange était notre trou. Je pus avoir un morceau près de la grange, près de notre habitation. Mais ce n'était que du schiste. Il n'y avait pas de terre. Je ne pouvais pas bêcher. Par chance, ils ont aménagé un espace de tennis de l'autre côté de la route. Pour niveler le terrain, ils ont fait enlever de la bonne terre. Alors, là, par centaines de brouettes, j'ai transporté cette terre de notre côté, près de notre trou pour faire un petit potager. Je l'ai bien étalée. J'ai planté des légumes. J'en ai eu des légumes ! Heureusement, car nous n'avions pas grande diversité à manger. Je

cuisais souvent des pâtes.

Viktor :

La pauvre, elle a travaillé dur ! Elle allait au village chercher des oeufs, elle en trouvait toujours. Mais à la patronne, les gens du village ne voulaient pas en vendre. Alors la fière Madame venait chez nous et demandait à ma femme de lui acheter des oeufs. Elle était détestée, à un point que parfois, malgré tout, nous en avions pitié.

Kamilia :

J'allais au village et partout où il le fallait, toujours à pied. C'était éprouvant. Le chemin était escarpé. J'allais chercher le lait, les oeufs et conduire le petit à l'école. Mon fils avait alors 4 ans. Il y avait un excellent instituteur au village. Il était gentil comme tout. L'école de Vers était petite, mais mon fils y a très bien progressé. A l'âge de 5 ans, il a commencé sa première primaire. Cet instituteur s'est beaucoup occupé de mon petit garçon. C'est ainsi qu'il a toujours été en avance. A dix-sept ans, il a terminé ses humanités et est rentré à l'université.

Mon mari travaillais dans les bois. Pour conduire mon fils à l'école, je laissais notre dernière seule à la maison. Chaque fois que je rentrais, je la trouvais en pleurs. Quand le petit a été habitué d'aller à son école, je le conduisais seulement à mi-chemin. Ensuite, je rentrais pour le bébé. Un beau jour, le petit descendait vers le village. Il devait passer devant une maison où régnait un chien méchant. Le pauvre garçon a été mordu par ce chien, épouvantable ! Il n'osait plus descendre par ce chemin. Il faisait un long détour par les prairies. Je regardais mon garçon passer les clôtures pour aller à l'école. Ma petite fille était seule à la maison. Il fallait que je rentre. Le pauvre gamin se débrouillait seul.

Plus tard, nous avons dû aller une fois à Bruxelles. Je ne sais plus pour quelle raison, une question administrative de papiers. Il fallait partir à pied à Houyet et de là prendre le train pour Bruxelles. J'ai confié mes enfants

au village. Il y avait un vétérinaire à Houyet. Il avait une tante à Vers chez laquelle ses enfants aimaient rester. Elle avait accepté de garder les miens avec eux, pour un jour, le temps de notre voyage à Bruxelles. Le fils du vétérinaire avait l'âge de mon petit. Ils adoraient jouer ces garçons ! Ils sont allés dans la prairie. Ils ont trouvé un nid de guêpes et ont tenté de d'en découvrir les secrets. Nous n'étions pas là ! C'est toujours alors que ça arrive : Ces deux garçons ont été piqués par les guêpes ! Quand nous sommes rentrés, le soir, notre petit était méconnaissable. Il était piqué par-dessus la lèvre, sur la figure, partout. Il était gonflé, défiguré. Et malade comme un chien, le pauvre ! Il tremblait. Il avait mal. Nous avons appelé le médecin. Il a reçu des médicaments. Il était vraiment méconnaissable. Nous ne sommes plus jamais partis nulle part !

Nous sommes restés chez le docteur envers et contre toutes les misères. Au bout de trois ans, les gens du village étaient étonnés de nous voir demeurer là si longtemps. Pour, eux il n'y avait qu'un fou qui pouvait tenir le coup. Jamais personne ne restait plus de quelques mois. C'est que nous n'avions pas le choix ! Il nous fallait bien manger et nous loger. C'est le lot de l'immigré : Il doit se contenter de ce que les autochtones ne veulent pas.

Heureusement, il y avait le baron, ses visites, ses encouragements ! Voyant que nous n'avions aucune réponse à nos nombreuses lettres, aucune offre pour un quelconque emploi, Il s'est proposé pour essayer de nous trouver quelque chose d'un peu mieux, d'autant plus que nos patrons persistaient dans leur grossièreté et leur malhonnêteté. Nous étions très contents d'avoir enfin peut-être une issue à notre situation. Peut-être le baron allait-il nous trouver quelque chose de meilleur. Enfin, la noblesse allait-t-elle nous proposer une situation plus acceptable ? Personne n'avait répondu à mes lettres. Maintenant, avec l'aide du baron cela allait changer. Nous l'espérions. Mais le temps a passé. Le baron venait et nous expliquait que ses projets ne se concrétisaient pas. Il contactait beaucoup de personnes de son monde, mais sans résultat. Il nous disait que c'était

difficile, que la plupart hésitaient à engager des nobles sous prétexte qu'on ne peut pas les commander. Par contre, certains se sont intéressés à nous. Petit à petit, des relations se sont créées avec la noblesse de la région.

Le temps passait et nous étions toujours dans notre trou. Les relations avec le docteur s'aggravaient. Nous supportions de moins en moins son caractère et celui de sa femme. Nous avons dit au baron que nous n'en pouvions plus. Il était tellement embêté de n'avoir rien trouvé qu'il nous a engagés lui-même. Il aurait voulu nous trouver quelque chose de mieux, mais il n'avait que ce poste de moitié ouvrier forestier, moitié garde-chasse. Nous avons accepté. Il a arrangé pour nous l'ancien égrisoir de pierres qui était dans un piteux état. Mais ça, c'est toute une histoire !

8. Le prix de la liberté

Kamilia :

Le baron nous avait engagés, mais il s'était bien gardé de me montrer notre logement. Il avait négocié avec mon mari, lui avait fait visiter les lieux et s'était arrangé avec lui pour qu'il répare petit à petit. Mais la maison était invivable. Il n'y avait qu'une seule pièce en bas et une seule pièce en haut à laquelle on accédait par une échelle. J'avais trois petits enfants. Comment pouvais-je monter avec eux à l'échelle ? De l'autre côté, il y avait une grande pièce : un fenil, plein de vieille paille, jusqu'au plafond. Tout était pourri et plein de rats, épouvantable ! Il n'y avait pas d'eau dans la maison, pas d'électricité, aucun confort.

Nous avons des amis pharmaciens à Dinant. Ils étaient braves. Ils nous ont beaucoup aidés, ces gens-là. Ce sont eux qui nous ont dit que nous nous pouvions pas entrer à l'égrisoir dans l'état où il était. Ils nous conseillèrent d'aller voir sur place, tous les deux et de discuter avec le baron. Mon mari, même maçon, ne pouvait réparer cela seul. Il fallait démonter tout. Il fallait des charpentiers, des ardoisiers. La grande cheminée était complètement à refaire. Pour un seul maçon, il y en avait pour plus d'un an de travail à temps plein, rien que pour la maçonnerie !

L'état du bâtiment était lamentable. Mon mari en était conscient, mais il voulait vraiment quitter le docteur et il aimait beaucoup le baron.

Un dimanche, nos amis pharmaciens nous ont conduits sur place. La surprise a été de taille : J'étais ahurie ! Comment était-ce possible de nous mettre dans un endroit pareil ? C'était un taudis plein de rats. C'était épouvantable. J'étais fâchée contre mon mari qui avait accepté cela et lui ait vertement fait savoir : "Je ne veux pas vivre dans une maison pareille. Avec trois enfants de surcroît ! Il n'y a pas de place et je ne suis pas capable de vivre dans un taudis pareil."

Quand le baron, comme à son accoutumée, est venu nous rendre visite, je lui ai dit que j'avais vu l'égrisoir. Il n'a pas apprécié que nous y soyons allés sans lui et sans sa permission. Il m'a même dit que ce n'était pas à moi de négocier cela. Je lui ai fait valoir qu'avec trois enfants, je ne pouvais habiter un taudis pareil et que nous allions chercher autre chose.

Il s'est offusqué et toute sa famille avec lui, de ce que j'avais osé visiter sa propriété sans lui et que je me permettais de ne pas être d'accord. Sa mère a renchéri en nous traitant de prétentieux, prétextant que sa ferme en Flandre était encore en plus mauvais état et que les fermiers ne se plaignaient pas. J'ai répondu que je n'avais cure de ce que pensent les autres et que je n'habiterais pas là-dedans. Le pauvre baron a été obligé de retaper cette maison !

Il a pris des maçons, plusieurs hommes ; des plombiers, électriciens, charpentiers et menuisiers. Il a même fait construire une annexe, un vestiaire avec une toilette. L'escalier montait de là. En haut, il a fait quatre petites chambres, alors qu'il n'y avait auparavant qu'une grande mansarde. Il a vraiment bien retaper la maison. Cela lui a coûté très cher, mais il pensait à l'avenir. Un jour, peut-être, laisserait-il le château à son fils et viendrait-il habiter là ? Il a donc tout arrangé comme pour lui. Il a mis l'eau dans la maison, bien sûr. Mais voilà qu'il n'y avait pas de pression ! Il a donc acheté un hydrophobe, un moteur avec un grand

réservoir. Ce moteur fonctionnait sans cesse, même la nuit, en répandant un bourdonnement dans toute la maison. Mais nous avons enfin l'eau courante. Quel plaisir ! En haut, il nous a aménagé une petite salle de bain. Tout était petit, mais il y avait l'eau courante, il y avait l'électricité.

Il a été chic de nous arranger ainsi l'égrisoir.

Pendant les travaux, il a loué pour nous une maison au village. Nous n'avions rien : ni meubles, ni rien. Je me disais : "Voilà trois ans que nous sommes là et nous n'avons toujours rien, maintenant c'est assez !".

En Hongrie, j'avais conservé quelques bijoux qui par bonheur avaient échappé aux hordes sauvages. C'était tout ce qui me restait : une ultime réserve. Ce n'était pas grand chose, mais tout de même... Je me disais qu'il nous fallait enfin des meubles à nous. Puisque nous allions nous installer à l'égrisoir, c'était le moment.

Ma soeur travaillait à l'ambassade grecque et c'est ainsi qu'elle a pu les faire sortir et me les envoyer. J'avais un collier de perles fines. J'ai donc écrit à Paris, car je savais qu'à Paris, il y avait le marché international des perles fines. Les brillants, c'est en Belgique, à Anvers. Les perles, c'est à Paris. Alors, nous avons écrit à Paris, à un ami hongrois en lui expliquant notre désir de vendre mes perles fines. Pour acheter des meubles. Je lui proposais de lui envoyer mon collier pour qu'il le vende.

Cet homme m'a répondu une belle lettre, très gentille dans laquelle il m'écrivait qu'il n'avait pas le coeur de vendre mes dernières perles. Il m'a également transmis l'adresse d'une femme bruxelloise d'origine hongroise qui oeuvrait au sein de Caritas Catholica pour aider ses compatriotes. Il me donnait son nom et ses coordonnées. Quelle ne fût pas ma surprise : Je connaissais cette femme ! Nous avons fréquenté toutes les deux le collège Notre-Dame de Sion. Je me suis empressée de lui écrire, de lui expliquer notre situation.

Elle nous a immédiatement envoyé une équipe d'assistances sociales de

Caritas Catholica. Elles ont vu que nous n'avions rien. Nous avons reçu des couvertures, des casseroles, des assiettes, des meubles, tout ce qui était nécessaire. Tout cela nous est tombé du ciel. Nous n'avons rien dû payer. J'ai conservé mes quelques bijoux. Les perles, je les ai données à ma fille. C'est tout son héritage.

Nous n'avions pas de voiture. Pendant des années, nous sommes restés sans voiture. Nous allions à pied. Nous marchions beaucoup. Plus tard, quand nous habitions à l'égrisoir, j'allais chercher le lait tous les jours au village voisin.

Nous étions à l'égrisoir, pas trop mal installés. Un jour, nous sommes même allés à Malonne en train, pour acheter un salon neuf ! Nous l'avons toujours. Notre pharmacienne et son mari nous ont beaucoup aidés. Je ne sais pas pourquoi. Ils étaient très gentils avec nous. Ils nous ont conseillé d'aller à Malonne acheter directement notre salon chez un fabricant de meubles. C'était effectivement moins cher. Nous n'avons pas regretté le déplacement.

Viktor :

Comme garde chasse, je gagnais cinq milles francs, puis j'ai été augmenté régulièrement, comme tout le monde. C'était le même salaire qu'à la ferme, mais nous n'avions pas les mêmes avantages en nature. Nous avions un logement, mais il nous fallait payer le beurre, le lait, et cetera.

Mon travail de garde chasse consistait à surveiller le gibier. Je ne me déplaçais jamais sans mon fusil, mais je ne faisais pas que me promener ! J'ai beaucoup travaillé dans les plantations, à élaguer, débroussailler et même planter. Quoique le baron ne faisait guère planter. C'était trop coûteux !

Il m'arrivait de monter dans les arbres, jusqu'à 7 mètres avec une échelle. Je faisais le travail d'ouvrier forestier et entre temps, je m'amusais avec la

chasse. Le travail de garde chasse m'amusait. Pour moi, ce n'était pas une obligation, mais un plaisir. Avant le communisme, je chassais beaucoup chez moi. Depuis toujours, le gibier a été ma passion.

A l'égrisoir, il n'y avait pas de sanglier. Mais un jour, des habitants du hameau voisin m'ont appelé pour m'informer qu'un gros sanglier hantait les environs. Il était sur mon territoire. Alors, j'ai pris ma carabine. Je l'ai cherché. Je l'ai trouvé. Je l'ai tué. Le baron était très content. Le voisin qui m'avait averti de la présence de la bête en a reçu un bon morceau. C'était ma part que le baron m'avait concédée. Je savais que cet homme était un braconnier. J'ai pris un bon morceau de viande. Je l'ai emballé. Je suis parti chez lui avec ma carabine pour faire impression. Ma carabine avait une lunette, ce qui permet de viser dans le sombre, à la tombée du jour, au moment propice pour le braconnage.

Je suis donc allé chez lui avec le morceau de sanglier et le fusil à lunette. Je l'ai remercié pour son information, mais je lui ai également dit que tout le monde savait qu'il braconnaît. Je lui ai montré ma carabine en lui disant : "Avec ça, à trois cents mètres, je peux toucher votre bouton." La question n'était pas que j'avais l'intention de lui tirer dessus, mais il a été impressionné. Il n'a jamais plus braconné sur mon territoire.

Kamilia :

Et moi, je n'ai pas eu le moindre morceau de sanglier ! Tout ce que le baron t'avait donné, tu l'as porté au braconnier.

Viktor :

Le reste de la bête, le baron l'a vendue à un boucher. Quand je tuais des lapins, je les donnais également au baron qui savait en tirer profit.

Je recevais mon salaire, j'habitais la maison gratuitement. J'étais content. Tout le gibier que je tirais, c'était pour le baron. Une fois, j'ai reçu du bois de chauffage, au début, grâce à une réflexion d'un ami du baron qui s'est

émervillé de tout le bois qu'il y avait dans la propriété et autour de la maison : "Vous ne devez pas en manquer", me dit-il. Je n'ai rien répondu. Le baron était un peu gêné devant moi. Un peu plus tard, il m'a apporté un peu de bois coupé avec sa Jeep.

Très vite, nous avons décidé de nous chauffer au mazout. C'était plus facile et nous préférons payer le mazout que le bois que le baron vendait à un bon prix. Nous avons acheté une citerne, nous l'avons installée. Nous étions bien.

J'aimais mon travail. J'organisais des battues pour le baron, sans problème. Il y avait beaucoup de gibier : du faisan, du chevreuil, du lièvre, parfois des perdreaux. A l'époque, il y avait beaucoup de lièvres et beaucoup de faisans. Je les soignais, tirais les mordants, quelques renards et j'ai menacé les braconniers !

Il y avait du beau chevreuil. Sur une journée, on tirait douze ou treize pièces. Je n'ai rien fait de particulier pour attirer le chevreuil, si ce n'est de veiller à conserver le calme de la forêt.

On me disait bon tireur. Quand le patron chassait avec ses invités, mon rôle était de les suivre, pour achever ce qu'ils avaient blessé ou manqué. Le baron n'était pas très bon tireur. Parfois, il préférait ne pas tirer que de rater la cible devant moi. Il criait alors en me disant : "C'est à vous ! Celui-là est pour vous". Un jour, il m'a dit avec humour : "Vous êtes le meilleur tireur de Belgique après moi."

Avec ma femme, nous avons souvent ri de ces petites choses. J'étais né chasseur, dans une propriété plus vaste, plus riche que celle de mon patron. J'avais été à sa place. Lui ne sera jamais à la mienne.

Kamilia :

C'était triste d'avoir des patrons médiocres qui prétendaient nous en remontrer, mais ne pouvions pas nous fâcher. Nous n'en avons pas les moyens. L'humour nous a aidé à supporter l'humiliation.

Viktor :

Heureusement, nous avons nos petites vengeances, comme chez le docteur, quand il s'était mis dans la tête d'acquérir un cheval. Il s'était bien gardé de me demander conseil. Quand la bête est arrivée, j'ai tout de suite vu qu'elle n'était pas en bonne santé. Je le lui ai dit, mais il n'a pas voulu me croire, bien au contraire, son attitude était méprisante. Il a gardé le cheval, mais pas longtemps. Malgré le vétérinaire, le cheval a dépéri jusqu'à la mort. Pour cacher sa gêne, le docteur sifflait. Quant à moi, je jouissais sans plaisir de la satisfaction d'avoir eu raison. Il aurait certes gagné à utiliser mes connaissances !

J'ai eu aussi des plaisirs, comme le jour où le baron m'a offert une moto pour que je puisse facilement me rendre sur ses terres plus éloignées. C'était une moto tout terrain, idéale pour mon service.

Kamilia :

Par contre, moi, pendant qu'il roulait en moto, chaque jour, je me rendais à pied au village voisin pour aller chercher le lait et faire les courses. Je ne pouvais pas utiliser la moto, le baron avait été clair sur ce point là.

Un jour, il pleuvait tellement que j'ai attendu que mon mari rentre de sa tournée et je lui ai demandé d'aller chercher le lait. Pour lui, avec sa moto, c'était une petite course dont il s'acquitta sur-le-champ. Il a accroché la cruche à son guidon et est parti.

Comme il rentrait, une amie comtesse arrivait chez nous. Elle a vu mon cher mari trempé dans cette énorme pluie, avec la cruche de lait qui pendait au guidon. Elle a eu pitié de lui.

Quelques jours plus tard, son mari nous téléphonait pour nous annoncer qu'il nous donnait une voiture d'occasion, pour que je ne doive plus marcher par tous les temps pour me rendre au village. Sa femme lui avait expliqué l'intransigeance du baron et comment mon mari était trempé quand il avait tant plu.

C'était une vieille Fiat. Elle n'a tenu que quelques mois, mais elle a changé notre vie, surtout la mienne. Je pouvais enfin me déplacer facilement.

Nous avions un si petit revenu, nous avions tellement peu, que je me suis décidée à travailler à l'extérieur. L'ancienne locataire de l'égrisoir, la valeureuse qui avait habité le taudis qu'il était avant notre arrivée, m'a informée de ce qu'une école cherchait quelqu'un pour remplacer le concierge malade. Le pauvre homme était dépressif depuis des mois. Il venait de craquer. Il en avait pour un moment.

Je suis donc devenue portière à sa place. J'ouvrais la porte pour les professeurs, leur faisais du café, leur petite vaisselle. Je devais également bien veiller à ce que les enfants ne sortent pas. Il me fallait aussi nettoyer des tas de choses. C'était une école libre, gérée par des soeurs. Je n'étais pas déclarée. En contrepartie, je recevais un peu plus d'argent. cela m'arrangeait bien, car je ne gagnais vraiment pas grand chose.

J'y suis restée un peu plus d'un an, puis j'ai fait une bêtise : dans la salle de physique, il y avait un énorme pupitre en bois massif. Il était très lourd. Un ouvrier chargé d'une réparation m'a demandé de l'aider à déplacer cet immense pupitre. Il était tellement lourd qu'en le soulevant, j'ai été terrassée par une douleur inqualifiable. Mon dos était croqué. Je ne savais plus bouger. On m'a emmenée à l'hôpital. Je suis restée couchée deux mois dans un corset de plâtre. Les enfants se sont débrouillés avec mon mari pour le ménage. Je n'ai reçu aucune indemnité pour cet accident de travail, ni assurance, ni mutuelle. Je ne me rendais même pas compte que, déclarée, j'aurais été couverte pour ce genre de risque. Quant on est immigré, on est trop souvent ignorant ! Nous ne savions pas que le travail était réglementé, qu'il y avait un salaire minimum auquel nous avions droit, des assurances obligatoires pour le patron, une protection sociale. Personne ne nous a jamais expliqué cela. Étrangers, nous étions pigeonnables à souhait !

Une fois le plâtre enlevé, j'ai pu reprendre mes activités ménagères. Il

était grand temps que ma fille aînée retourne à ses études ! Je me sentais mieux. Mais, ma forme retrouvée, voilà qu'il n'était plus question de reprendre ma place à l'école. J'avais été remplacée !

Par bonheur, des professeurs cherchaient une femme de ménage, pas très loin de chez nous. C'était un couple avec trois enfants. L'homme était professeur technique et la femme enseignait le latin. J'y allais une demi-journée. Je devais tout nettoyer, repasser le linge, laver la vaisselle. Je n'arrêtais pas. Ma patronne était très contente de moi. Tout allait bien, mais de nouveau j'ai eu un accroc : La machine à laver est tombée en panne. Le technicien est venu pour la réparer, mais il fallait qu'elle retourne à l'atelier. J'ai aidé l'homme à charger la machine dans sa camionnette. Une demi-heure plus tard, je ne savais plus rester debout tellement j'avais mal au dos. Je me suis couchée là, devant les enfants que je gardais. Quand les parents sont rentrés, avec beaucoup de mal, je me suis glissée dans notre vieille voiture et ai réussi à conduire jusqu'à la maison. Mon mari me conduisit à l'hôpital et, de nouveau, je fus immobilisée deux mois dans un plâtre, du cou jusqu'au hanches.

Au bout de deux mois, j'étais remise, mais cette fois encore ma place était prise. J'en ai trouvé une autre, de nouveau pour faire le ménage d'un couple étonnant : lui était un alcoolique, elle était une "voyageuse", comme elle disait. Ils avaient tout de même deux enfants. Là aussi, j'étais femme à journée. Je nettoiais et je ramassais la casse. Ces gens menaient une vie pas possible : Les assiettes volaient et les débris salissaient souvent les beaux fauteuils. Mais je m'amusais beaucoup de leur humour. J'y suis restée quand même un an. Il m'arrivait de devoir les calmer tant ils se battaient, mais j'y ai aussi beaucoup ri, tellement l'homme était marrant.

Je travaillais aussi chez la comtesse. J'ai bien vite compris que la voiture n'était pas vraiment gratuite.

Notre amie et bienfaitrice m'a d'abord demandé de garder ses enfants de

temps en temps quand elle devait s'absenter, ce que je fis de bon coeur. Ensuite, elle m'a demandé de laver les chaussettes et les lainages des petits. Ils étaient dix ! Il fallait faire aussi un peu de ménage. Bon, je pensais que j'allais être payée, mais je n'ai jamais reçu un centime. Elle me donnait des légumes : des carottes, des oignons... J'avais tout cela dans mon jardin. Je n'en avais pas besoin, mais je lui disais merci. Je n'ai jamais osé parler argent avec elle. Elle ne m'en parlait pas non plus. Elle m'a donné aussi des vêtements de seconde main et j'avais eu l'auto.

Cette dernière était tellement vieille qu'elle n'a tenu que quelque mois. Mais grâce à mon travail, nous avons mis un peu d'argent de côté. D'autres amis de la noblesse se sont cotisés pour nous aider et nous ont déniché dans leurs relations une auto convenable qui nous a bien servi pendant quelques années. C'était une Ford, je m'en souviens. Nous l'avons payée avec nos économies, nos amis ont ajouté ce qui manquait. Avec cette voiture, nous sommes même allés en Hongrie, doucement, en nous arrêtant pour la laisser reposer et vérifier l'eau.

9. Le retour

Kamilia :

Après huit ans de séjour en Belgique, nous avons pu obtenir la nationalité belge et le passeport qui va avec. C'était un grand moment. Dans ces conditions, malgré le régime communiste toujours en place, nous avons osé retourner en Hongrie. Il y avait mon père et la mère de mon mari que nous voulions revoir encore au moins une fois, la famille, le pays ou plutôt le souvenir de ce qu'il avait été. L'odeur de la terre, la couleur du ciel, le vent de la vaste plaine, la fraîcheur du Danube, tout nous manquait, comme une douleur profonde, un regret muet.

Blindés de nos passeports tout neufs, nous sommes donc partis avec la vieille voiture bourrée de tout ce que nous avons pu collecter. Nous avons hâte de revoir les nôtres. Nous savions qu'ils manquaient de tout. Nos amis nous ont aidés à remplir la voiture, surtout le couple de pharmaciens qui nous a donné beaucoup de vêtements.

Le voyage s'est bien passé. Nous avançons doucement afin de ménager notre véhicule. Il fallait s'arrêter pour laisser refroidir le moteur. Nous avons traversé l'Allemagne sans encombre, puis l'Autriche où nous nous sentions déjà un peu à la maison. Nous avons le coeur léger.

A la frontière hongroise, ce fut une autre affaire ! Il y avait, outre les douaniers et la police, d'impressionnants soldats russes armés de mitraillettes. Les gardes ont d'abord étudié nos passeports, les papiers de la voiture. Cela a duré un bon moment. Ensuite, il a fallu tout sortir, mettre chaque chose sur un banc, d'un côté, ce qu'on pouvait prendre, de l'autre, ce qui était confisqué. Je n'ai jamais compris leurs critères de sélection. Quand la voiture a été vide, ils l'ont enfermée dans un garage, à l'abri de nos regards et l'ont complètement démontée, comme dans les films. C'était en 65, en pleine guerre froide. Nous étions à la frontière des deux blocs, à la merci des communistes, sous la seule protection de nos passeports belges. Nous sommes restés là des heures et des heures. Nous étions bloqués à côté de nos bagages. Les agents avaient nos passeports. Les soldats russes nous surveillaient, mitraillettes au poing.

En bons communistes, les douaniers faisaient la chasse aux écrits subversifs. Dans l'auto, ils trouvèrent un trophée de taille : une bible ! Le garde sortit du garage en la brandissant jusque devant nos yeux. Furieux, Il nous ordonna de charger la voiture enfin libérée et rentra dans les bureaux en maugréant, sans doute pour consulter son chef. Mon mari a alors fait preuve d'un grand courage : malgré la fureur du garde et les mitraillettes russes pointées sur nous, il a rechargé dans l'auto non seulement tout ce qui était autorisé, mais aussi une bonne partie de ce qui était confisqué. Très préoccupé par la perversité de notre bible, le garde frontière n'a rien vu. Il s'est acharné à nous expliquer que ce livre était interdit et qu'il n'était pas question que nous l'emportions. Il nous cria des insultes en nous ordonnant de dégager. Les armes toujours pointées sur nous, nous avons démarré sans nous faire prier !

En fait, les gardes frontières hongrois ne faisaient pas ce qu'ils voulaient : c'était les soldats russes qui tenaient les mitraillettes ! Il se passait là une drôle de comédie que nous nous étions très impatients de fuir.

Après des heures et des heures d'angoisses voilà que nous roulions bien tranquillement chez nous. Mais c'était le pays des communistes ! Nous les

connaissions bien pour avoir subi leurs humiliations pendant des années. Manière de nous reconforter et de nous donner du courage, nous avons plaisanté sur l'évangile qui allait peut-être convertir le poste frontière au grand complet et pourquoi pas plus encore. Pas très à l'aise, nous étions cependant émus de fouler la terre généreuse de notre berceau, de respirer l'air immense de ce ciel familial. Nous étions heureux.

Au bout de trente à quarante kilomètres, nous fûmes tout à coup cernés à nouveau par des policiers qui, toujours armés de mitraillettes, nous forcèrent à nous arrêter. Là, nous avons vraiment eu très peur. Nous pensions que c'était parce que nous avions emporté les objets confisqués et nous tremblions intérieurement de ce qu'il allait encore falloir subir. Pas du tout : Ils nous accusaient d'excès de vitesse et nous réclamaient une forte amende. Ils mentaient bien sûr : Nous avons scrupuleusement respecté les limitations de vitesse, mais que faire ? Nous avons payé. Chaque fois que nous sommes retournés en Hongrie, ce fut la même chose : après quarante kilomètres, nous étions rançonnés. Ils nous donnaient un reçu, mais le montant indiqué était de moitié inférieur à ce que nous avions payé. C'était le nouveau visage de notre pays.

A Budapest, nous avons très souvent été contrôlés. La première fois, j'ai pleuré de rage : Nous faisons des courses en ville. Les voitures étaient très rares. Il y avait seulement quelques Moskvitch, quelques Traban, ces saletés russes. Pour le stationnement, il y avait de la place, plus qu'il n'en fallait, pour tout le monde. Nous nous étions garés dans une rue, derrière une Traban, puis nous sommes rentrés dans le magasin tout proche pour acheter ce qu'il nous fallait ou plus exactement ce que nous pouvions trouver. Quand nous sommes ressortis, un attroupement cernait notre voiture, l'occidentale que des camarades hissaient sur la remorque d'une dépanneuse. Les passants, très nombreux à cette heure-là, se retournaient pour bien voir ces étrangers aux prises avec le système. Les gens connaissaient la musique. Tous les étrangers en visite à Budapest avaient à connaître le même sort. Après tout, ils venaient de pays riches

qui n'avaient pas levé le petit doigt pour eux. Ma rage était à son comble. J'ai éclaté en sanglots, comme je ne l'avais jamais fait pendant les années difficiles qui ont suivi la victoire des communistes. J'ai craqué, comme si je n'avais pas été endurcie par la vie. Mais cela ne m'a pas empêché de protester. Rien n'y fit : J'ai dû payer bien cher pour qu'ils décrochent mon auto. Ce genre d'incident est arrivé souvent pendant nos séjours au pays : C'était soit un excès de vitesse ou un stationnement interdit. Il n'était pas question d'argumenter l'absence de panneau de signalisation. La moindre rencontre avec les forces de l'ordre impliquait le paiement d'une amende. C'était leur façon de nous faire payer de leur avoir échappé. Sans notre passeport belge, nous aurions connu la prison et probablement pis, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. J'ai fini par comprendre que ces tracasseries étaient plus frustrantes pour eux que pour nous, car ils ne pouvaient pas nous nuire comme ils l'auraient voulu. Ma rage a laissé la place au mépris que je leur avais toujours voué.

Nous avons retrouvé papa dans une misère noire. Il vivait dans une seule chambre avec ma belle-mère. Ils étaient pauvres. Nous avons apporté du café et des bananes. En Hongrie, ils n'avaient jamais vu des bananes. A chacun de nos voyages, nous en apportions, avec du café et du riz. Ils n'avaient pas de café.

Il nous est arrivé de loger chez mon père avec les enfants. Nous restions tous dans l'unique chambre. Il faisait chaud. Heureusement, il y avait un petit balcon. Les enfants s'y défoulaient. Nous étions au deuxième étage. Un jour, l'un d'eux laissa tomber de la petite monnaie par accident. Les passants se précipitèrent pour ramasser les pièces d'une très maigre valeur. Les enfants prirent plaisir à renouveler l'opération. Nous aurions voulu avoir plus d'argent pour en jeter d'avantage. Les gens étaient tellement pauvres que nous donnions tout ce que nous avons, c'est à dire, malheureusement pas grand chose. Même rien que pour la famille, nous n'avions pas assez pour les aider de façon significative.

La première fois que ma fille aînée est retournée en Hongrie, elle s'est

étonnée de ce que les gens parlaient hongrois dans la rue. Pour elle, c'était la langue de la famille, celle que nous parlions à la maison, entre nous, pas en public. Les enfants ont parfois une conception des choses que nous avons peine à imaginer.

Un jour, alors qu'un policier nous taxait encore d'une amende avec des arguments fallacieux, ma fille, dans un hongrois maladroit, avec un fort accent étranger, lui a dit qu'elle ignorait jusqu'alors qu'il y avait des sales gens, ainsi en Hongrie. Nous avons eu de la chance qu'il était très occupé à percevoir le pécule illicite et qu'il a préféré ne pas entendre l'insulte. Par après, j'ai fermement expliqué à ma fille pourquoi elle ne devait pas recommencer. Les enfants avaient du mal à comprendre l'immense différence entre leur pays d'adoption et celui de nos origines, tel qu'il était devenu.

Un jour, nous sommes allés dans le sud de la Hongrie, près de la frontière yougoslave pour rendre visite à un prêtre qui avait des connaissances en Belgique. Nous avons des colis à lui remettre de la part de ses amis. Depuis Budapest, nous avons remarqué que deux voitures nous suivaient. Nous sommes arrivés au près de la frontière, elles nous suivaient toujours. Nous nous sommes arrêtés chez le prêtre, elles se sont arrêtées. Nous sommes entrés chez dans l'église, ils sont entrés, deux types. Quand nous sommes partis, ils sont partis. Dans tous nos déplacements hors de la capitale, nous étions suivis, mais surtout quand nous nous rendions chez des prêtres. C'était interdit de contacter des prêtres. Avec notre passeport belge, nous ne risquions pas grand chose. Mais tout de même, nous avons peur qu'ils ne nous confisquent l'auto. La religion leur faisait très peur.

J'ai toujours gardé un chapelet dans ma poche, jusque maintenant. Cette année-là, à la frontière, quand nous sommes revenus, les douaniers ont à nouveau tout contrôlé, tout démonté, plus minutieusement encore qu'à notre arrivée. Ils étaient à la recherche d'un moindre indice d'espionnage. Ils ont trouvé le chapelet dans ma poche ! C'était très grave. Ils l'ont examiné à la loupe, grain par grain. Probablement soupçonnaient-ils cet

objet subversif de contenir un message, un microfilm ou un indice utile à l'ennemi. Le chapelet les intriguait. C'était dans les années soixante, en pleine paranoïa de guerre froide. Toute écriture était interdite, en entrant, comme en sortant.

J'avais une si belle histoire écrite par un prêtre. Ils l'ont trouvée. Ils l'ont confisquée. Pourtant, ils ne savaient pas que c'était l'oeuvre d'un prêtre. Aucun écrit ne pouvait passer, ni pour entrer, ni pour sortir. La vérification durait des heures à la frontière. Sans notre passeport belge, nous aurions été arrêtés, battus, emprisonnés et Dieu sait quoi encore... Les communistes interdisaient aux habitants de franchir la frontière de l'Ouest. C'était considéré comme de la trahison. Seuls ceux appartenant à une élite de fidèles obtenaient une autorisation de sortie. Tenter de quitter la Hongrie sans cette autorisation était très risqué. Si on se faisait prendre, c'était la mort ou au mieux la prison et la torture.

Quand, malgré tous ces risques, nous avons fui la Hongrie, ma soeur n'avait pas pu nous accompagner, car son enfant venait de naître. C'était trop risqué d'autant plus qu'elle jouissait d'une relative sécurité du fait de son emploi à l'ambassade grecque. Par après, elle a regretté sa décision, tant la vengeance des Russes a été terrible après la tentative de révolution. Ils ont arrêté énormément de monde. Ils ont exécuté des milliers de gens. Ma soeur a été contrainte d'abandonner son poste à l'ambassade. Il n'était plus question de travailler dans une ambassade occidentale. De quoi allait-elle vivre ? Elle a, elle aussi opté pour l'exil. Mais comment sortir du pays ? Passer la frontière, comme nous avons pu le faire in-extremis à l'issue de la révolution était à nouveau impossible. Les troupes russes avaient repris le contrôle intégral des frontières. Toute tentative était inexorablement vouée à la mort.

Son patron, l'ambassadeur grec, comprenant son désarroi, lui a proposé un plan : Grâce à lui, elle pouvait obtenir un visa d'émigration. Il était extrêmement rare d'obtenir ce précieux passeport. Pour le commun des citoyens, c'était impossible. L'ambassadeur a effectué toutes les

démarches nécessaires auprès du gouvernement hongrois en vue d'obtenir ce passeport. Après beaucoup de temps et bien des manoeuvres diplomatiques, il a obtenu le précieux document. Mais pour qu'il soit délivré, il fallait que ma soeur renonce à sa nationalité hongroise et s'engage à ne plus jamais remettre les pieds en Hongrie. Elle a dû signer tout ça. Plus jamais, elle ne reverrait son pays. Elle a été autorisée d'emporter avec elle 50 kilos de bagages personnels. Ces derniers ont été vérifiés scrupuleusement à la frontière et délestés des objets jugés interdits. Il ne restait que les vêtements, c'est tout ce qu'elle a pu sortir.

Sa valise d'une main et sa petite fille de l'autre, elle est venue chez nous.

Elle était devenue apatride. De notre côté, ici aussi, nous avons dû courir les ministères pour qu'elle puisse venir en Belgique. Nous avons donné la garantie que nous la prenions en charge avec sa fille et l'autorisation de séjour a suivi.

Heureusement, un peu avant tout cela, elle avait fait sortir nos bijoux de famille par le courrier de l'ambassade, ce qui lui a permis d'acheter des meubles et un minimum d'installation.

Son mari ne l'a pas accompagnée. Ils avaient déjà divorcé, mais surtout, c'était impossible de faire quoi que ce soit pour lui : Il était emprisonné pour avoir participé à la révolution. Une fois libéré, il est resté sous étroite surveillance policière. Il lui était impossible d'effectuer le moindre déplacement. Plus jamais, il n'a revu sa fille.

10. Rien ne dure !

Kamilia :

Nous sommes restés dix-huit ans chez le baron. Puis sa mère est décédée et tout a changé. L'héritage a tout bouleversé. Les filles ont eu les terres, et le fils a hérité du bois et du château. Il s'est séparé de beaucoup de gens : le jardinier, des ouvriers forestiers, et nous. Après le partage, il ne restait pas grand-chose. Il n'avait plus besoin de nous. Il devait réduire ses charges. Il nous a licenciés. Nous nous sommes donc retrouvés en chômage, soi-disant au chômage !

Nous n'avons reçu aucune indemnité, aucun revenu pendant des mois. Nous étions sans rien. Le chômage ne nous a pas payé, parce que le baron n'était soit-disant pas en règle. Il nous aurait mal déclarés. Nous étions considérés comme « gens de maison ». A l'époque, il y avait une faille dans la législation. Nous n'avions pas droit au chômage.

Nous avons un bon ami, ici au village voisin : un noble, ancien colonial, pas très riche, mais un chic type. Il avait entendu, je ne sais pas par qui, pas par nous, que nous étions là sans rien, ni salaire, ni chômage. Il nous a donné cinq mille francs, comme ça, en cadeau. A l'époque, c'était déjà une somme ! C'était très gentil de sa part. Nous avons végété un peu avec ça.

Après, tout à fait par hasard, le propriétaire de la compagnie touristique a entendu, lui aussi, que nous étions sans travail. Il lui fallait justement un couple pour la citadelle.

Il avait des magasins et beaucoup de touristes ! Il avait des guides, Il lui fallait un chef pour les guides. Il fallait veiller à ce que, toutes les dix minutes, un guide parte avec un groupe de touristes. Il fallait contrôler les tickets. Mon mari devait faire cela : surveiller les guides et vérifier les tickets et moi, j'étais gérante des trois magasins. Il y avait beaucoup de souvenirs et de bibelots et une buvette où l'on vendait de la bière et toutes sortes de boissons. Je ne m'imaginais pas à quel point la citadelle était une telle mine d'or !

Il y avait aussi les excursions scolaires, tant d'enfants qui achetaient ! Sur dix minutes de temps, jusqu'au départ de la visite suivante, il fallait servir tout le monde. Si un enfant criait qu'il voulait quelque chose, tous les autres voulaient la même chose. Il fallait suivre à les servir, à rendre la monnaie. C'était tout le temps des coups de feu, c'était terrible. J'avais la chance de pouvoir parler dans toutes les langues. Cela m'a bien aidée. Mais tout n'était pas rose.

Un concierge habitait à la citadelle. C'est lui qui reprenait la gestion des touristes en notre absence, en automne et tout l'hiver. C'est qu'il y a des touristes même en hiver, là-bas, c'est incroyable !

Il y avait des lunettes pour admirer le paysage. A l'époque, il fallait y mettre cinq francs. Il y avait la bascule, des machines automatiques, un distributeur de chiclettes. C'était chaque fois cinq francs, mais quand le concierge s'en occupait, elles rapportaient peu. Pour que la recette n'augmente pas systématiquement pendant notre service, il mettait régulièrement les machines en panne, sans quoi le patron aurait eu vite fait de comparer les chiffres

Tous les matins, la première chose que mon mari faisait, c'était de réparer tous les appareils automatiques. C'était un nid de guêpes à la citadelle,

des guêpes furieuses contre nous parce que nous rendions le dernier centime au propriétaire.

Viktor :

Je me suis rendu compte que les appareils moins employés rapportaient plus que ceux qui étaient constamment utilisés. Ce n'était pas normal. Petit à petit, j'ai compris que les pannes étaient provoquées et qu'il y avait de la triche. Mais nous avons un autre soucis : Nous devons quitter l'égrisoir ! Heureusement, d'autres nobles, des amis, nous ont proposé cette petite maison du Forbot pour une location raisonnable.

Kamilia :

Ce travail à la citadelle nous convenait bien. Il nous permettait d'utiliser plus nos aptitudes. Dommage que nous l'ayons eu si tard, si près de la pension ! Si nous avions pu avoir plus tôt ce genre de poste, notre situation aurait été meilleure.

Quand nous sommes arrivés en Belgique, nous avons cherché un emploi qui nous fournirait un logement. Nous n'imaginions pas qu'il était possible d'en louer un. Nous ne connaissions pas ça. Tout ce que nous savions, c'est que nous n'avions pas de quoi acheter. Il nous fallait donc travailler pour nous loger. Nous attendions d'un patron qu'il nous fournisse gîte et couvert, comme nous l'avions vu faire chez nous : Nos parents subvenaient aux besoins de leurs employés. En dehors du communisme, c'était le seul système que nous connaissions. Dans tous les cas, c'était le seul qui nous paraissait convenable.

Mon mari aimait travailler dans le bois, même si c'était parfois très rude. Il aimait être garde-chasse, même si le baron lui demandait aussi du travail d'ouvrier forestier. Nous n'imaginions pas faire pouvoir faire autre chose.

J'ai essayé pendant des années de trouver à nous placer un peu mieux. Même le baron nous a bien aidés dans notre recherche, mais rien, rien ne

nous a jamais été proposé. Nos origines nobles rebutaient sans doute les employeurs qui n'imaginaient sans doute pas possible de donner des ordres à d'autres nobles.

Nous n'avons pas pensé à chercher en dehors de la noblesse.

Nous sommes pauvres, mais libres. Libres de lire, de parler. Nous n'avons plus peur de penser. La pensée est haïe des soviets. Ils la traquent, en guettent le moindre jaillissement et l'étouffent en s'acharnant

Kamilia :

En 89, nous avons vu à la télévision l'étrange spectacle de l'effondrement du communisme. C'en était fini de nos ennemis !

Le pays est très pauvre.

Nos biens ne nous ont pas été restitués, malgré les nombreuses démarches de mon fils. Il est allé plaider notre cause à Strasbourg, mais nous avons perdu. Cela lui a coûté beaucoup d'argent.

Nous vivons de notre petite pension, le minimum vital. Nous ne sommes même pas propriétaires de la petite maison que nous habitons au Forbot du village. Mais le plus important, c'est d'avoir la liberté et du pain. Nous jouissons des deux. Les enfants ont fait des études. Ils ont une bonne situation. L'avenir appartient maintenant à nos petits enfants. Ils le préparent à l'université. L'aîné va obtenir son diplôme d'ici quelques semaines. Il compte chercher un travail en Hongrie.

Épilogue

Viktor s'est éteint à l'âge de 90 ans, en l'an 2005. Il quitta définitivement le Forbot. Ce jour-là, la petite église de village était pleine de toute la noblesse de la région. Il n'y avait que quelques rares villageois, le garde chasse et le fermier, le fils de celui qui avait engagé le réfugié hongrois comme domestique avant de devenir son ami. La famille était en habit. La grand-messe était chantée par une voie pure s'élevant du jubé entre les notes légères de l'orgue. Plusieurs prêtres et religieux se relayèrent entre les chants et l'éloge du défunt pour annoncer la Bonne Nouvelle d'un royaume éternel.

Elle, plus que jamais baronne, reste belle malgré son grand âge. Courbée par le poids de ses vies successives, elle se réjouit d'une belle fleur au détour de son dernier jardin par ses mains dessinées, mais qui ne lui appartient pas, rue du Forbot, le quartier jadis réservé aux exclus de la société villageoise, à ceux que l'on tolérait, mais "en dehors du bourg".